



UNION NATIONALE DES AMICALES DE CAMPS DE PRISONNIERS DE GUERRE
(Reconnue d'utilité publique)
Inscription Commission Paritaire n° 786-D-73

EDITION DE L'AMICALE DES STALAGS
V B et X A, B, C.

Rédaction et Administration :
46, Rue de Londres, 75008 PARIS
Tél. : 16 (1) 45 22 61 32 (poste 16)



Compte Chèque Postal : Amicale VB-X ABC : 4841-48 D Paris.

CINQUANTENAIRE

Après la parution de notre ouvrage commémoratif «La Guerre et la Captivité 1939-1945», voici quelques-unes des réactions qu'il a suscitées. Nous conservons l'anonymat à ces correspondants, que nous remercions.

- ... «Mais quelle surprise ce livre ! Je l'ai parcouru, il me reste à le lire, avec attention comme ça le mérite, tout est juste, c'est objectif. Pas de haine ni de règlement de compte et pourtant (...)
- ... «Permettez qu'à mon merci je joigne l'expression de mon étonnement admiratif pour la qualité exceptionnelle de l'ouvrage, textes, illustrations, mise en page. Tout autant qu'en ex K.G., c'est en professionnel de la chose écrite que j'apprécie un ouvrage qui, à la fois, témoigne et fait oeuvre d'historien (...) Les anciens y retrouveront ce qu'ils ont vécu et, j'en suis persuadé, les jeunes le compulsent avec curiosité, étonnement et intérêt ; je souhaite que sa diffusion déborde largement le cadre de votre belle amicale.»
- ... «Captivé par la lecture de ton livre, je l'ai lu plus vite que je ne pensais. Bravo et félicitations. Il est vrai, ce qui est déjà bien, ce n'est pas un roman comme il y en a eu trop (...)
- ... «J'ai lu ton ouvrage avec attention et grand intérêt. Ce «devoir de mémoire» comme tu le dis avec trop de modestie est «le reflet fidèle d'une réalité inoubliée» (de nous), oubliée ou omise et méconnue du plus grand nombre.
- ... «J'ai reçu ton livre : «La Guerre et la Captivité 39-45». C'est un fort bel ouvrage qui aurait sa place dans toutes les bibliothèques et principalement dans les écoles. Tu as bien maîtrisé ton sujet (...). Les croquis et photos sont excellents. Le livre pour un P.G. se lit comme une cassette (...)
- ... «L'initiative en est heureuse, la réalisation absolument parfaite. La grande diversité des témoignages, hommes de la base, hommes du terrain «victimes mais non coupables» de la débâcle qu'ils ont vécue, prend un caractère absolument inédit. Cette contribution, sans nul doute, témoignera pour l'histoire (...)
- ... «Ce qui m'a le plus bouleversée, c'est le récit «Nostalgie» (p. 94), le croquis de la page 89 et la caricature du début. Mais il faudrait des pages pour commenter tout cela (...). Quel travail pour vous, cher ami (...)
- ... «Dès l'abord il surprend, c'est étonnant. De la part d'un ancien prisonnier livré à lui-même, réaliser une telle somme ! (...)
- ... «L'ouvrage est excellent, admirablement composé, bien illustré, nourri de documents précis et des textes parfois talentueux. Félicitations.»
- ... «J'ai bien reçu votre ouvrage et vous en remercie beaucoup. Avec mes compliments aussi car il est très bien présenté et ses pages sont claires, ses articles intéressants et dessins et photos très bons. Il convenait au «Cinquantenaire» et restera dans les bibliothèques de ceux qui nous suivront et espérons-le s'en inspireront pour remettre l'histoire en place. Merci encore de ce plaisir.»
- ... «J'en ai fait mon livre de chevet, moi qui de tout cet hiver n'ai pratiquement rien lu (mes yeux...), j'ai repris subitement goût à la lecture, chapeau c'est du travail bien fait, du grand art (...) je suis fasciné comme pour un roman (quand j'en lisais encore) mais qui n'en est pas un (...)
- ... «Je ne veux pas différer d'un jour pour te dire merci, de l'esprit et surtout du coeur, après la réception

et la lecture de ce livre sur nous, sur nous les humbles, les petits, les pauvres prisonniers, les KGF. Tu es l'artisan, le maître quasi anonyme d'une mémoire collective (que tu as su) mettre en oeuvre (...) Oui, tu peux être fier de ton travail (...)

... «Nous avons bien reçu le livre «La Guerre et la Captivité 1939-1945 que ton Amicale a édité pour commémorer le 50ème Anniversaire de notre retour. Nous t'en remercions vivement. Il est très documenté et très émouvant à feuilleter, car si nous n'étions pas dans la même région, nous avons subi les mêmes contraintes et nous y retrouvons les mêmes sentiments»

... «Tus as bien voulu nous offrir un exemplaire de l'ouvrage, je t'en remercie. Je tiens à te féliciter pour la qualité du livre (...) A nous qui avons vécu la condition de prisonniers de guerre, (il rappelle cette période, dure physiquement et moralement, mais d'où nous avons ramené de si belles amitiés. IL permettra surtout aux jeunes générations de mieux connaître ce que fut, pendant cinq ans, la vie d'un million et demi de soldats français prisonniers en Allemagne.»

... «Ça y est ! Je l'ai reçu !... Ce livre, je l'ai donc regardé, parcouru, apprécié... Pour une petite amicale comme la nôtre, c'est vraiment de la «belle ouvrage». Depuis la première page de couverture, hautement symbolique, à la dernière qui, en quelques lignes, explique tout à ceux qui voudront comprendre... Entre les deux, eh ! Bien, c'est Nous... Nos petites vies éparées, nos grandes souffrances cachées, et nos cinquante années d'amertume en constatant combien nous étions mal compris, oubliés, quand ce n'était pas dédaignés.

«Merci, cher copain, tu peux être fier de ton travail ; si tu raccroches ta plume au râtelier, tu pourras dire : Mission accomplie.

«Le seul regret, si l'on peut dire, c'est que l'ensemble des amicales ne se soient pas associées pour sortir, à la place de ce bijou, un fabuleux album à tranche véritable or titré vingt-deux carats, habit grand luxe, papier vergé filigrané aux canons, fabriqué sous forme ronde, reliure plein cuir de mouton d'une seule pièce, plats repoussés à froid, tranche-fines et signets tressés... Tu te rends compte ! Ton magnifique effort transcende par le nombre ! Un souvenir digne des caves du Vatican... On peut rêver, ne suis-je pas poète ?!»

... «Ce livre émouvant en tous points je viens de lire et de relire avec ses sourires, ses rires et sa mélancolie, sa peur, ses angoisses, son espoir, celui que l'on retrouve dans tous les coeurs des hommes «captifs».

Merci de votre envoi, de ce cadeau, monsieur. Ô grand merci. Et à tous ceux qui y figurent ou y sont évoqués et qui ont bien servi la FRANCE.»

... «L'ouvrage est un beau, un émouvant témoignage. Il nous replonge dans ce temps que nous n'avons pas le droit d'oublier mais qu'en vérité nous ne pouvons pas oublier.

«Camps d'ici ou de là, c'était bien la même chose. L'éloignement des familles et l'ignorance où nous étions de leur situation, et ces miradors autour de nous, ces casques et ces baïonnettes, les brimades. Heureusement qu'il y avait les copains. Comment sans les copains aurions-nous tenu cinq ans ? (...)

«Ce livre est nécessaire pour que les générations qui nous suivent connaissent ce qu'a été notre drame. La réflexion et la méditation, dans les temps qui courent, sont tellement nécessaires. Merci.»

... «Bravo et merci pour ce livre. La conception m'en paraît excellente, les textes assez courts disent tout ce qu'il y a à dire. A les lire on retrouve tout ce qui a pu agiter nos âmes pendant de longs mois. Le mérite de cette production te revient en grande partie et c'est avec beaucoup de sincérité et d'émotion que je t'adresse mes compliments (...)

... «Ministère des ACVG - «S. Barcellini - Vient de recevoir «La guerre et la captivité 1939-1945, vous remercie très sincèrement pour votre geste et vous félicite pour ce travail qu'il va lire avec intérêt. Très sincèrement».

... «J'ai été surpris et même... très agréablement surpris à la réception de ton livre. C'est un cadeau que j'apprécie bien. Le sujet nous concerne. Nous le connaissons, il est resté dans nos mémoires. Mais chacun de nous le connaît suivant son vécu, et pas dans sa totalité, ni dans tous les détails. Chaque texte est différent, on en apprend toujours (...) Ce livre compense un peu le silence calculé des médias sur la guerre de 40 lors des fêtes du cinquantenaire de la libération de notre pays... Malheur aux vaincus !... Soyez tous félicités et remerciés pour ce livre inattendu.

... «Merci et félicitations pour le remarquable ouvrage «La guerre et la Captivité 1939/1945»... Ce livre se lit très facilement, d'une traite et est accessible à tous, même à quelqu'un qui ne s'intéresse pas a priori à cette période. Il retrace sans artifices ni effets de style mais avec des témoignages vivants, dans la droite ligne de ceux que j'apprécie dans le Lien, cette partie de votre jeunesse qu'on vous a volée. De plus une présentation aérée et des illustrations bien choisies permettent de bien comprendre votre vie quotidienne et, souvent avec un humour certain, la volonté de vivre du «Gefang» malgré l'éloignement et les vicissitudes de la captivité et de la promiscuité».

... «Le Journal des Combattants» du 13 Mai a consacré toute sa page 2 à la recension de cet «excellent ouvrage qu'on ne se lasse pas de lire et relire».

Commentaire

Cette correspondance, au-delà de l'effet de surprise provoqué par la parution de l'ouvrage - mais n'avait-il pas été annoncé ? - manifeste le réel intérêt de nos lecteurs pour cette initiative de l'Amicale à l'occasion du cinquantenaire de la liberté retrouvée.

On a bien voulu louer la conception de l'oeuvre, l'ampleur du témoignage, l'expressivité des textes, le choix des illustrations, etc., en un mot la qualité d'ensemble de cette mise en perspective de notre histoire de prisonnier de guerre. L'élément de valeur souvent souligné par nos correspondants : sa vertu pédagogique pour les nouvelles générations. Dirais-je que ce fut là mon souci majeur tandis que je réfléchissais à sa conception ? Instruire d'une réalité négligée, ou mal connue de l'opinion et des manuels scolaires depuis un demi-siècle... Garder le souvenir de l'épreuve de ces centaines de milliers d'hommes qui furent un jour jetés dans le feu et le fer d'une guerre improvisée.

Comme toute oeuvre humaine, celle-ci est imparfaite et j'en connais les défauts. Ne m'arrive-t-il pas de la remettre en esprit sur le métier, d'en reforcer les contours pour lui donner encore plus de force démonstrative ? Si j'en crois pourtant vos réactions unanimes, ce livre sans prétention aura atteint son but : contre l'oubli, un nécessaire rappel de mémoire.

J. Terraubella

Nous rappelons encore une fois que l'ouvrage est offert gratuitement à nos adhérents. Que ceux qui ne l'ont pas reçu nous le demandent sans tarder, en précisant correctement les Noms et Adresses actuels.

LIAISONS INTERACTIVES

Aujourd'hui, entre nous, on peut se dire :

«Te souviens-tu des lettres de ta femme dont tu faisais lecture aux amis ? Elle te donnait, chaque fois, la taille de ta fille, que nous marquions d'un coup de crayon sur le mur ; de mois en mois, nous la voyions grandir... ! Cela nous occupait l'esprit et nous encourageait.»

LE PLUS ÉTonnant DES MÉDIAS : LA LETTRE

La correspondance officielle ou cachée fut l'un des éléments les plus centraux de la vie des hommes et des femmes séparés : l'attente anxieuse du courrier, la distribution des papiers réglementés, la lettre enfin ! Sa lecture... sa relecture sans fin... la communication de quelques phrases aux copains... En général ces textes étaient loin des banalités des correspondances habituelles. Les lignes, les mots étaient comptés ; il fallait dire beaucoup en peu d'espace. Cela forçait à réfléchir et calculer... Tous ne pouvait être dit ; il fallait laisser entendre, supposer, sans éveiller l'attention ; il fallait aussi être assez précis pour éviter les tourments inutiles. Paradoxalement, comme cela arrive en d'autres occasions, l'éloignement physique a rapproché les cœurs et les esprits, comme en témoigne le texte suivant :

«Dans un monde où toute communication passe par l'audiovisuel (téléphone, radio, minitel, etc...) on a du mal à imaginer ce que les échanges écrits furent pour nous.



La lettre, c'est un lien matériel entre la pensée de l'auteur et le regard du lecteur. C'est un lien qui demeure et qui alimente l'esprit de celui qui la reçoit ; mais c'est aussi, pour celui qui l'écrit, un moyen privilégié d'affiner ce qu'il veut dire, de trouver le mot juste.»

«Jamais, nous ont dit les épouses de P.G. que nous avons interrogées, jamais, nous ne nous serions connus aussi bien sans ces échanges de lettres.»

Enfin, la lettre demeure une portion de l'histoire de l'auteur et du lecteur. Que les techniques modernes ne nous fassent jamais oublier ce mode d'expression qui permet une meilleure connaissance des autres et de soi-même.»

S'il était bon habituellement de mettre en commun nos joies et nos peines, il y a des moments cependant où, pour s'obstiner dans l'espérance, il ne fallait surtout pas se «répandre» ; le silence apparaissait finalement alors le meilleur remède à cette épreuve du temps qui ronge et grignote les forces, ennemi d'autant plus redoutable qu'il est impalpable.

Par chance, la bonne humeur qui est une forme de l'amour de la vie venait souvent à la rescousse. Les heures, après tout, ne comptaient guère, quand on faisait la queue à l'épouillage ou à la cantine...

in «Deux Guerres Mondiales et leurs suites.»

A.N.R.P.A.P.G. - 1988

Avons-nous assez divagué
Décembre neige de lumière
Dans tes jardins d'or et de verre
La belle aventure ô gué.

Les fleurs n'ont plus fleuri et ne chante depuis la
voix aimée

J'entends pleurer les pluies anciennes
Dans la fumée de nos soirées

(...)

G.H./1943-1944

La guerre de grand papa (1939-1945)

4ème partie : Victoire (1944-45) Préface du général Raoul Salan
Contre 125 F (95 + frais) à Lousi Rivière
6 place Francvis Camel 09200 Saint Girons

8 octobre 1914

La PREMIÈRE LETTRE

HIER le bruit courait, - venu, disait-on, du corps de garde - que nous allions pouvoir écrire à nos familles. A deux ou trois reprises, un bruit semblable avait déjà ému le fort. Il s'était trouvé mensonger. Les broyeurs de noir, et tous les disciples d'Héraclite et du Portique, - Guido en tête - avaient donc beau jeu, dans les casernes, de se moquer des camarades qui commentaient, tout jubilants, la nouvelle.

Me promenant sur les glaces, à trois heures, j'avais rencontré le sergent Feutrier, flanqué du caporal Heuyer.

«Riou, me dit-il, c'est le premier beau jour de notre captivité !

- Mais, mon ami, lui fais-je, singeant sans conviction le pessimisme de Guido, il pleut.» En effet, il bruina tristement ; le gazon détrempé flanquait sous nos pas. Et Heuyer de me répondre :

«Non, ne blaguez pas Feutrier aujourd'hui ; il est trop heureux.»

Le soir même, travaillant selon ma coutume à mon bout de table, on m'assassinait déjà de demande : «Riou, pourriez-vous me prêter votre encre et votre plume ?» - «Ne disposeriez-vous pas d'une feuille de papier ou deux ?» C'était un véritable défilé. La seule pensée - non, certes, l'assurance ! - de correspondre enfin avec là-bas, les transfigurait. Le foyer, le foyer, le doux foyer !... Les êtres aimés, les objets familiers, la terre natale, la patrie ! Il montait de cet univers secret, enseveli d'ordinaire dans les tréfonds de chacun, mais brusquement dévoilé par l'espoir, un violent encens qui les grisait tous. Que sera donc le départ, si la probabilité encore hasardeuse d'écrire soulève ce vent d'allégresse !

Les «cuistots» eux-mêmes, plus exercés que d'autres à l'esprit critique, avaient perdu la juste notion des choses. Ils manœuvraient leurs ustensiles avec une joie terrible. Puis le tumulte tombait. Une harmonie douce planait sur les fourneaux. Les «cuistots» se tassaient, immobiles.

O souvenirs ! Images chères où s'enferme et s'épuise notre goût d'être ! Images chères, qui, la nuit, dans le morne accablement des bivouacs, nous font pleurer des larmes silencieuses ! Images chères qui, dans le danger de mort, viennent soudain à nous et se tiennent là, bénissantes, seules présences au milieu du vaste vide, anges mêmes de Dieu !...

Mais tout à coup, la région platonique éclatait de chansons :

«O moun païs ! O moun païs !
«O Toulouso ! O Toulouso !...»

clamait Pailloux de sa voix d'enfant. Et notre Bouquet, fils de Cahors, le cœur plein de sa fiancée, entonnait en basse tendre :

«Vieillo villo de Cau, tan vieillo et tan fumado !...

Les «cuistots», comme tout le monde, étaient ensorcelés de pensées de France. Ils en oubliaient les plus graves consignes. L'on entrait ici, en ce lieu profond et redoutable, comme au moulin.

Le soir, l'appel terminé, comme la ronde se retirait avec le Feldwebel notre nouveau sergent bavarois - qui est à peine guéri d'une blessure au pied reçue à Lunéville - Dutrex m'a regardé en clignant des yeux et m'a jeté ce seul mot : oui. Je me suis endormi avec la certitude que la nouvelle était vraie.

Aujourd'hui, chacun a passé sa matinée à écrire sa lettre, l'unique lettre à laquelle nous ayons droit. Mais déception ! On n'admet à la poste de la Kommandantur qu'une compagnie par jour. Et nous formons cinq compagnies ! Rien qu'une lettre chaque cinq jours'...

Mais enfin elle est crevée cette lugubre barrière de silence, qui, depuis un mois et demi, nous sépare du monde !

L'on nous a, il est vrai, ordonné de ne point parler de la guerre et d'exiger le même silence de nos correspondants. Ce *Verboten* ne nous a guère inquiétés ce matin. Est-il venu à la pensée de quelqu'un, en écrivant sa lettre, de dissenter stratégie ? Il avait sa femme, sa fiancée, ses enfants, sa mère, toute sa vie, devant les yeux. On allait savoir enfin qu'il était vivant. Son cœur bourdonnait des voix du foyer. Il était ivre, à la fois ébloui, attendri, amer, presque fou. Les plus indifférents, les plus endormis, semblaient réveillés en sursaut. Cette permission de correspondre, cet acte de correspondre, avait fouetté toutes les torpeurs.

Car, Dieu merci, la captivité hébète. Elle fait souffrir durement au début. Et la souffrance, quelle qu'elle soit, aiguise l'esprit. Mais la captivité, c'est surtout la faim chronique ! Il faut l'avoir connue pour savoir à quoi elle réduit, en très peu de temps, même un cerveau actif. D'abord, elle l'hallucine. L'on évoque, avec une force terrible, les repas d'avant la guerre. L'on se rappelle tel dîner, tel pique-nique. Les papilles nasales et gustatives, exaspérées par la diète, sont visitées de souvenirs de parfums et de saveurs. L'on ne pense plus qu'à manger. A la lettre, l'on n'est qu'un estomac qui crie. L'on passe des nuit blanches avec cette idée fixe : Comment m'y prendrai-je demain matin, pour me procurer un pain de rabiote ?

Mon ami, le petit Brissot, de l'infanterie alpine, nous a fait ces jours-ci, - comme nous nous promenions avec nos deux majors français - cette confession inattendue : «Une seule chose peut me faire plaisir maintenant : recevoir à manger. Un seul homme peut m'intéresser : celui qui est capable de me procurer à manger.»

Cette calme déclaration, de la part d'un esprit assez délicat pour joindre aux soucis d'un important négoce, la lecture de James et de Bergson, et qui connaît à fond Montaigne et les poètes *lakistes*, ne nous a paru ni paradoxale, ni impertinente, ni cynique.

Hormis ceux qui peuvent, par des moyens illicites et très onéreux, faire venir des vivres de l'extérieur, presque tous «la sautent», comme ils disent.

Il arrive d'ailleurs que l'on se fasse à la diète.

Chez certains, peu à peu, l'estomac et l'activité s'égalisent. A la fin, la vie physique et mentale confinent à néant. L'on souffre à peine. L'on ne se révolte plus.

Il a fallu cette brusque évocation du foyer pour les rendre, au moins un instant, à la vie. Mais combien n'en a-t-elle pas rendus à la douleur !

«Que donnerai-je à manger à mes trois enfants, l'an prochain, si l'on ne s'en va pas bientôt ? Je songe à ma terre, déjà si mal moissonnée, si mal vendangée, qui devient une friche !» Le soldat qui me parlait ainsi est d'Uriage en Dauphiné. Il m'a arrêté comme je faisais, au pas cadencé, après le café de sept heures, ma promenade anti-rhumatismales sur les talus. Il m'a tiré à l'écart, dans l'encoignure d'un mur d'arrêt. Il a sorti de sa poche un lettre, et d'un ton modeste, si triste : «Pourriez-vous me dire si cela va bien... si on laissera passer cela... Si vous aviez la bonté de lire cela... Je vous en donne la permission.» Pauvre camarade ! Cela me fendait le cœur de le regarder. Il voulait avoir l'air maître de lui, l'air d'un homme. Mais il avait pleuré ! Il parlait bas, posément, pour ne pas réveiller ses larmes. Le papier tremblait dans sa main. J'ai lu. «Ma chère Marguerite...» Il n'y avait rien dans cette lettre. «Ne te fais pas de chagrin... Je vais très bien... On est très bien soigné...» Ces déclarations rassurantes étaient reprises, réitérées dans les mêmes termes durant quatre pages. Mon maître Jean Monnier dit que la répétition est la fleur de rhétorique des simples. Mais quel drame au fond de cette prose inconsistante ! Ce prisonnier de guerre aux yeux luisants, aux joues creuses, qui avait épuisé son pauvre argent de poche, qui ne pouvait s'acheter en contrebande, ni pain, ni sucre, ni chocolat, il écrivait : «Je vais très bien. On est très bien soigné !» Il le disait, il le redisait avec monotonie tout le long de sa lettre. Il ne fallait pas que sa femme pût en douter, - sa pauvre femme qui avait déjà tant de chagrin ! J'aurais voulu dorloter, comme un petit frère, cet aîné déjà poivre et sel.

J'ai écrit aussi ma lettre. Ayant trop à dire, je n'ai rien dit. Qu'est-ce que des paroles quand le cœur avide ne se rassasierait que de présence matérielle, de toucher, de vivant silence !... Je n'ai point passé la longueur requise.

A onze heures, Guido est venu, avec, sur les épaules, son éternelle couverture de campement. Il s'est planté devant ma table. Il a posé sur moi son œil méfiant, sévère, de montagnard et de prêtre. Puis, se décidant à desserrer ses lèvres minces :

«Vous êtes bien sombre... Vous lui avez écrit.»

Nous sommes sortis ensemble. Je sentais sa dure sympathie à côté de moi. Tout le monde était dehors. L'on voyait peu de groupes. Chacun allait de son côté, tout à ses visions. Guido m'a dit : «C'est étrange comme cela fait peu de bruit, onze cents guerriers !»

Gaston RIOU, journal 1914-1915

REMERCIEMENTS

(après le décès du Président Langevin)

-«C'est avec beaucoup d'émotion que nous avons reçu l'expression de vos marques de sympathie. Que tous les Amis, Anciens P.G., soient sincèrement remerciés de leur fidèle amitié.

(Mme Lecoœur, 20600 Bastia - fille de notre camarade et ami.)

Le Poète au secret

J'ÉCOUTE LES BRUITS DE MA PRISON

La vie en liberté n'est appréciée que par ceux qui en sont privés, comme la santé pour le malade.

Nous n'analysons pas la liberté, autour de nous et en nous, l'air en est plein, il en est saturé et nous vivons notre liberté sans la voir, sans la sentir, sans l'écouter, peut-être même sans l'entendre. Combien de gens ont traversé leur vie sans rien voir ; beaucoup même n'ont jamais vu leur propre corps ou si mal !

Ici, dans ma cellule n° 1, je n'avais rien à voir à voir et peu à entendre. De ma fenêtre, je ne pouvais voir le ciel, qu'en tordant la tête pour regarder entre les deux derniers barreaux du haut. Et je ne voyais qu'un ciel triste et gris, un ciel de guerre en hiver. Trois pigeons passent sans me voir.

Les bruits de ma prison sont pour moi tout nouveaux. Ils naissent tout autour, j'ignore d'où ils viennent. Ils rompent le silence en ces tristes caveaux. Qui m'isolent de tout en plein centre de Vienne.

Ce choc répercuté comme le bruit d'un pas. Du détenu là-haut marchant dans sa prison. Me dit le souvenir du rythme doux et las. Des mamans qui le soir bercent leurs nourrissons.

Sur le pavé de notre cour centrale. La sentinelle bat ses souliers ferrés. Allant et revenant d'une allure martiale. Tout est gris, tout est froid dans la maison d'arrêts.

Comme ce bruit de clefs qui annonçait Papa, Qui rentrait à midi et que nous embrassions, Ici, ce même bruit, n'est que le géolier las. Qui fait tinter ses clefs en gardant ses lions.

Au reste, ces prisons me rappellent les cages. Des grands jardins publics où les rois des forêts Attendent le repas, l'œil rêveur et sans rage, Qu'on leur jette de loin ainsi qu'à des gorettes.

LA GAZETTE DE HEIDE

NECROLOGIE. JOSEPH TOGNI que beaucoup d'entre vous ont connu, soit au chantier naval de Büsum, soit à Heide, n'est plus.

Il s'en est allé au printemps, emporté par la terrible maladie d'Alzheimer à l'âge de quatre-vingt-cinq ans laissant son épouse et ses deux enfants éplorés.

Comme nous étions voisins de quelques kilomètres, je l'ai accompagné à sa dernière demeure et j'ai déposé, en mon nom et au vôtre, une plaque de marbre sur sa tombe.

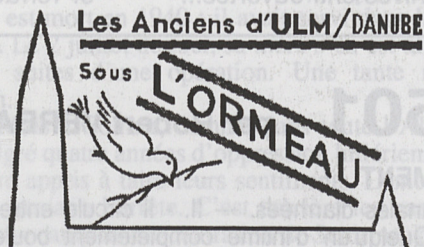
Sa maison m'était familière et je lui rendais souvent visite et nous vidions un verre ensemble. Nous avions fait, toujours ensemble, le trajet du retour en camions anglais et en train, traversant l'Allemagne du Nord et les Pays-bas en transitant par Lille et Paris jusque chez moi.

Il retrouva à son retour sa femme, et ses deux enfants bien grandis. La petite avait trois mois quand il l'avait quittée, elle avait maintenant six ans ; quant à l'aîné il avait sept ans et l'appela Monsieur.

Joseph, comme son nom l'indique, était d'origine italienne. Il était arrivé en France peu après la première guerre mondiale avec sa famille, embauchée par le Groupe Solvay, où, après des cours techniques et scolaires, il effectua toute sa carrière, la terminant comme agent de maîtrise.

A sa majorité il opta pour la France et fit son service dans le Génie à la compagnie de mon futur beau-père, et fût fait prisonnier.

Il maîtrisait alors parfaitement notre langue, au point d'en oublier sa langue maternelle. A Büsum nous rencontrâmes un interné militaire italien, c'est tout juste si il pût converser avec lui qui nous apprit la déconfiture des armées du Duce en Afrique et dans la Péninsule, conversation vite interrompue par son gardien.



J'avais un camarade

Avec tristesse et consternation nous avons appris le décès de Pierre VAILLY ancien d'Ulm et fidèle amicaliste VB, survenu le 20 août à Epinal, à l'âge de 77 ans.

Toujours présent à nos diverses manifestations, à Paris, Vincennes et en province, en Belgique ; de tous nos voyages dans divers pays d'Europe depuis des années, Ce Vosgien au grand cœur rayonnait de bonté et de dévouement à notre cause P.G.

Président des sociétés «Ligne Maginot» et P.G. d'Epinal, son activité était sans limites. Lui et

Lorsque l'heure s'approche et qu'un bruit de gamelles Annonce, qu'à peu près il doit être midi, Nous rêvons de purée où la viande se mêle De beurre, de jambon, d'olives, de radis...

Un doux pigeon s'ébat sur une cheminée Tout là-haut, sur le toit près du coin de ciel bleu, Jadis, dans mon jardin, la journée terminée J'appelais mes pigeons qui voletaient heureux.

Ici, ils ne sont pas gardés sous des barreaux Ils se posent parfois au bord de nos fenêtres Avec grâce, levant leur tête vers le haut Ils viennent consoler tous ces malheureux êtres.

Le bruit de l'eau, coulant soudain dans un tuyau Ressemble au bruit que fait la vapeur des grands trains Sous pression au départ, fuyant par un boyau Sortant d'une soupape actionnant les freins...

Mais c'est en vain qu'ici on attend le départ, Jours tristes et oisifs, gris de similitude De nos heures de vie, vous prenez votre part Et seuls nos souvenirs meublent nos solitudes.

Pour être un penseur, un détenu ne devient pas forcément un poète, mais il est certain que la prison, la détention, les inculpations sont des éléments, des facteurs qui ne se présentent pas dans la vie dite normale, chez l'être qui se considère en liberté ; ces conditions d'existence spéciales aux prisonniers peuvent être à l'origine d'une forme particulière de la pensée et de sa traduction. Même chez le détenu qui ne sait ou ne veut pas traduire sa pensée, l'activité intellectuelle n'est plus comparable à celle d'un sujet absorbé par la vie normale de tous les jours.

Pour le prisonnier, un monde nouveau se cristallise : autour de sa cellule, un monde de rêves, de rêves de nuits, de cauchemars, de songes, d'interprétations, d'activités intellectuelles plus ou moins morbides d'où naissent des présages ; les cauchemars troublent le sommeil et deviennent les hallucinations visuelles, mais parfois auditives ou olfactives : la moindre odeur anormale, faisant naître un cauchemar ou étant à l'origine d'un présage.

Peu après le retour, le ménage Togni eut la joie d'accueillir un petit Bernard qui devait, hélas, les quitter vingt ans après, victime d'un accident de la circulation, sans laisser de descendance.

Pendant sa captivité Joseph fût gâté par sa femme en nombreux et réguliers colis. Elle lui envoya même un jour un matelas gonflable pour remplacer avantageusement sa pailleasse de seigle. Il reçut d'elle de faux papiers civils pour qu'il puisse s'évader, mais cela rata. J'ai relaté l'histoire dans LES ANNÉES TRISTES.

Il m'invita à passer quelques jours chez lui et m'annonça que la fille de son capitaine s'installait à quelques kms de chez lui et me prêta un vélo pour aller lui rendre visite, l'ayant connue au Maroc ; et cela devait changer le cours de ma vie.

Notre ami devint presque sourd et aveugle à la fin de sa vie. Voilà en quelques mots l'éloge de Joseph Togni.

Nous présentons à sa veuve et à ses enfants et petits-enfants nos condoléances.

Passons à autre chose.

Il m'a bien semblé lors de la retransmission à la Télé de l'étape du Tour de France contre la montre au Lac de Vassivière apercevoir, pas à vélo mais en spectateur acclamant un coureur, notre ami Roger Marquette. Comme son fils est voisin du Limousin il n'est pas impossible que ce soit lui. Si cela est vrai, il semblait bien «en forme» ! A moins qu'il ne s'agisse d'un sosie ?

Je vous annonce la naissance de mon premier arrière petit fils, Jeannin, né en Avril. Il aurait été également celui de l'amicaliste Robert Glorieux décédé il y a quelques années, il est aussi celui de Marguerite Glorieux qui reçoit Le Lien.

Sur ce, mes chers(es) amis(es), je vous laisse en vous assurant de ma profonde amitié.

JEAN AYMONIN 27641 XB

COURRIER... d'été

DÉCÈS : LECLERC Gustave (ex. V.B.), de Chérenge, 59151 ;
RETIÈRE Pierre, 44600 Saint-Nazaire ;
FOUSSARD Maurice, de Perchères Les Pierres 28000 Chartres ;
WARIN Jean, de Beauvais, 60000.

moi étions liés d'amitié depuis nos classes au 23e R.I. d'Hagenau. Nous devons nous retrouver en 1939... jusqu'à Ulm pour cinq ans.

Nous compatissons à la douleur de son épouse, Madeleine, de ses enfants et de toute sa famille ainsi éprouvée. Rien ne rend si grand qu'une grande douleur. Et sur le cercueil frappé de tricolore de Pierre, notre ami, les gerbes de fleurs «Ulm-Amicale VB» disaient notre peine et notre sympathie attristée. Qu'il forme en paix. Ce n'est qu'un «au revoir».

L. VIALARD

Remerciements

- Madame Vailly, ses enfants, sa famille, très touchés des marques de sympathie que vous avez bien voulu leur témoigner, à l'occasion du décès de Pierre Vailly, et par votre présence et par vos fleurs, vous prient d'accepter leur infinie reconnaissance.

(Epinal, Août 1995)

Il ne faut pas, il ne faut pas autant que possible s'abandonner à cet automatisme psycho-sensoriel qui trouve chez le prisonnier affaibli les conditions favorables d'évolution. Il faut faire obstacle à ce fonctionnement automatique de la pensée, il faut la reprendre, la guider vers des idées anciennes bien contrôlées, vers des souvenirs précis qui la détourneront chaque fois de cet état d'onirisme latent. Tant que l'on peut se «raccrocher» au passé, il faut le faire ; c'est la seule façon de chasser le présent qui s'impose. Peu de chose suffit : je me souviens que chaque fois que j'en sentais la nécessité, je conduisais ma pensée vers des souvenirs précis et forts plus forts que le présent : j'évoquais un casse-croûte pris dans une auberge sur la route de Duranus, des oeufs sur le plat avec du jambon... Ou encore, la mer près des Roches rouges d'Agay... ou la terrasse d'un café du Boul «Mich», mais ce dernier rêve cette dernière évocation m'était pénible car je réalisais que pendant que j'étais en prison, il y avait des gens qui en toute liberté pouvaient boire un demi de bière bien fraîche !

Les mots croisés sont une source pratiquement inépuisable pour passer le temps ; je ne m'en suis pas privé, car résoudre une grille sans dictionnaire, c'est déjà intéressant, mais construire un mot croisé en s'imposant des règles de dispositions de cases noires cela devient un travail qui occupera des heures et qui la nuit, vous obsédra à un tel point, que le sommeil viendra vous surprendre sans que vous en soyez aperçu, en pleine grille.

L. Raffalli

DISTINCTION

Nous avons relevé dans les promotions du 14 juillet de la Légion d'Honneur, au grade de chevalier, le nom de notre camarade et ami, un fidèle de Vincennes - Roger Collin. Nous lui adressons toutes nos félicitations.

Le coin du sourire

par Robert VERBA



Mon ami BRAVE Trébor me raconta cette petite histoire que j'ai trouvée amusante. Je le laisse parler :

A la fusion de plusieurs Amicales de Paris, j'ai rencontré un ancien compagnon de captivité que je n'avais pas vu depuis notre libération. C'était le plus jeune du commando car il s'était engagé à 17 ans. Nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre et je lui demandais : «Que deviens-tu mon cher Charles ? Tu n'as pas beaucoup vieilli et il me semble que tu es toujours en pleine forme ?

- Oui mon vieux Trébor, pour la forme ça va mais je prends de la bouteille quand même. Et toi, ça va ?

- Ça va, merci. Je suis bientôt octogénaire et j'ai les mêmes ennuis que la majorité des vieux.

- Moi, vois-tu, dit Charles, j'ai perdu mon épouse il y a huit ans et je suis grand-père de deux petits enfants qui vivent chez moi avec ma fille et mon gendre.

- Et bien moi, dit Trébor, j'ai bien deux fils mais je ne suis pas grand-père. Une question, pourquoi vivent-ils chez toi ?

- Et bien voilà : j'ai mon gendre qui est sans travail depuis bientôt 18 mois, il n'arrivait plus à payer son loyer ; alors, comme je vis seul et suis en possession d'un cinq pièces, tu peux comprendre. Ecoute, je serais très heureux de te les présenter, tu verras, ils sont tous adorables, fais-moi le plaisir de venir déjeuner jeudi prochain avec ton épouse.

D'accord ? D'accord.

Comme convenu nous nous rendîmes à son invitation et fumes accueillis à bras ouverts.

Il nous présenta sa fille et ses deux petits enfants ; quant à son gendre il n'arriva que quelques minutes plus tard, tout joyeux. Se précipitant vers son épouse il l'embrassa et s'écria : Ça y est, je viens d'être engagé comme secrétaire adjoint et j'ai même reçu un petit acompte. Passant devant un bureau de tabac, je n'ai pas pu m'empêcher d'acheter un billet de loterie. C'est mon jour de chance et il faut en profiter.

- Tu as bien fait, Gaston chéri, approuva Marcelle. Si on gagnait le gros lot nous nous procurerions un bel appartement avec tout le confort moderne...

- Moi, répondit Gaston, je me paierai une splendide voiture décapotable.

- Moi dit sa fille, je m'assiérai derrière avec maman et je mettrai ma belle robe et j'espère que papa nous emmènera visiter toutes les belles plages de France. Ah ! que je suis contente !

Le fils qui jusqu'alors n'avait rien dit s'écria : - Moi, je mettrai aussi mon beau costume du dimanche et je m'installerai devant, à côté de papa.

- Toi, lui dit sa mère, tu feras ce que l'on te dira. Tu te mettras derrière avec ta soeur. C'est moi qui serai à côté de ton père.

- NON ! Fait le gamin, je veux être devant avec papa.

- Gaston intervint en criant : Fais ce que ta mère te dit. T'as compris ?

- NON ! Je veux être devant avec toi.

- Ecoute, espèce de tétu, hurla la mère, tu monteras derrière ou bien tu recevras une bonne paire de claques.

- Je veux être devant avec papa !

- Alors, Marcelle lui flanqua une gifle-maison et ordonna :

- Descends tout de suite de la voiture !!!...

TRIBUNE

LES PRISONNIERS FRANÇAIS ET L'ALLEMAGNE (suite sans fin)

J'ai lu avec grand intérêt dans le numéro 499 du «Lien» le substantiel article intitulé «Prisonniers de guerre français témoins de la défaite allemande». C'est le récit évocateur et précis des contacts qui s'établirent, bon gré mal gré, entre les captifs et la population civile. On voit ces relations changer de nature à mesure que l'évolution de la guerre tempère l'orgueil des vainqueurs et corrode leur assurance, expose aux mêmes dangers prisonniers et geôlier, incite les uns et les autres à la même débrouillardise, parfois complices dans la recherche de la subsistance quotidienne.

Je voudrais apporter à cet article quelques anecdotes vécues et quelques réflexions complémentaires mais je demande qu'on m'excuse d'en avoir l'audace, puisque je ne fus retenu prisonnier que seize mois et que mon expérience de la captivité se limite aux deux premières années de la guerre.

Le sort exceptionnellement favorable qui me fut réservé - mais aussi, je dois le dire - à quelques autres, est justement la preuve d'une certaine «complaisance» ou bienveillance que l'on peut et doit invoquer à la décharge des Allemands et de la Wehrmacht. Je le dis tout net : je n'ai rien fait pour obtenir ma libération anticipée.

Un infirmier (Sanitäter) de Stalag XB, avec qui ma connaissance de l'allemand me permettait de fréquentes conversations familières, me proposa un jour, tout à trac, d'aider à me «réformer». Je n'eus pas le courage de refuser ses bons offices et lui n'eut pas de mal à suborner le médecin allemand (Stabsarzt). C'est ainsi que le 3 octobre 1941, j'ai honte de le dire, je retrouvais la liberté.

Dans cette période qui va de l'été 1940 à l'automne 1941, où la Wehrmacht volait de victoire en victoire, il n'était pas facile aux Allemands de résister au vertige de la puissance et de l'orgueil. Or j'ai rencontré, à cette époque, des soldats modestes, libéraux, humains, prêts à se compromettre pour alléger la misère des prisonniers, et parfois portés à un humour qui dégonflait l'arrogance ambiante. Dans le Frontstalag de Hesdin (Pas de Calais) où nous fûmes retenus quatre mois, avant d'être transférés à Sandbostel, en décembre 1940, j'ai pu observer que des gardiens se faisaient le trait d'union entre l'extérieur et la caserne où nous étions enfermés. Ainsi circulèrent des lettres clandestines (Kassiber) et des denrées alimentaires ! En contre-parti, je dois signaler l'existence d'un sous-officier caricatural, grand braillard devant l'Éternel, qui, à tout moment, vociférait des injures ; il ne contenait plus sa fureur quand il nous voyait déambuler dans la cour de la caserne, les mains dans les poches ! (Hände aus den Taschen !, hurlait-il). Il répondait au nom de HAHN (Le Coq). Un gardien pasteur de son état, malicieux et frondeur, qui manifestait une visible sym-

pathie pour les français et leur langue, et un mépris à peine dissimulé pour le sous-officier gueulard, nous recommandait, avec un sourire en coin, de prononcer HAHN comme «âne».

A Sandbostel j'avais des contacts quotidiens avec la Kommandantur du camp. Il y avait là des officiers et des sous-officiers enfoncés dans leur responsabilité militaire, mais généralement bien disposés à l'égard des Français. Le Lagerkommandant était un certain Lefèvre, qui ne reniait pas son ascendance huguenotte et française. Mais le 22 Juin 1941, quand se répandit dans le camp la nouvelle du déclenchement de l'opération Barbarousse tout ce cercle galonné tressaillit de joie et d'enthousiasme : la victoire était proche et imminente notre libération ! Seul un homme de troupe, juriste de profession et militaire malgré lui, dont j'avais su capter la confiance, me déclara sans ambages, au moment même où exultaient les autres, que Hitler courait à sa perte en envahissant l'immense terre russe et qu'il connaîtrait le sort de Napoléon. Juste prophétie et voeu secret !

Nous n'avons pas rappelé ces anecdotes sans une intention démonstrative. Que conclure de ces cas particuliers, de ces bonnes actions individuelles ? Lavent-elles l'armée et le peuple allemands des crimes dont ils se sont rendus coupables ? Écoutons les propos que tenait à Berlin, le 8 mai dernier, le président François Mitterrand. «J'ai repris espoir parce que j'ai connu des Allemands (c'est nous qui soulignons). Ils étaient parfois mes gardiens. C'était les soldats allemands chargés de m'empêcher de retrouver la liberté ! C'était une partie de notre peuple qui échappait aux commandements, aux directives, aux enthousiasmes fallacieux». Tout est dit, et fort bien. Le bon allemand, c'était l'homme libre qui se soustrayait au grégarisme idéologique et ne suivait que la voix - la loi - de sa conscience. Mais ces côtés bons s'accomplissaient dans la solitude, à l'insu et à l'écart des autres. Il y avait une clandestinité du bien-faire.

On fait encore et toujours le procès de la Wehrmacht. On ne nie plus quelle a commis dans l'Union Soviétique envahie des crimes inexplicables. Faut-il culpabiliser les individus qui constituaient ces troupes criminelles ? Lié par la discipline militaire et le serment prêté au Führer, engagé dans l'action du groupe dont il subissait la contrainte, le soldat se faisait sans le vouloir, l'artisan des pires forfaits. Pourquoi ne pas invoquer pour lui la présomption d'innocence ? Pourquoi ne pas rappeler sans cesse les bonnes actions dont les prisonniers ont profité ? Pourquoi ne pas prêcher la clémence, afin d'effacer définitivement le ressentiment des vaincus, dont on sait qu'il fait, dans le passé, le principal moteur des guerres toujours recommencées ?

E. GROS

DESTIN DES PRISONNIERS RUSSES

Nombreux sont ceux d'entre-nous, p.g. français, qui s'interrogent toujours sur ce qui leur advint. Un lecteur s'est adressé à son journal pour savoir. Voici la réponse donnée par le RÉPUBLICAIN LORRAIN dans son édition du 7 janvier 1995, sous le titre «L'ARMÉE VLASSOV».

«De juin à octobre 1941, l'armée allemande opéra des percées spectaculaires dans le dispositif de couverture russe et fit près de deux millions de prisonniers, parqués dans des conditions abominables de saleté et de famine.

Le général Vlassov, fait prisonnier dans le secteur de Leningrad, se rallia par anti-communisme à l'entreprise du IIIe Reich. Il avait cependant eu un passé brillant en temps de paix et avait franchi très rapidement les grades en raison de sa valeur militaire. Il avait combattu vaillamment avec sa division devant Smolensk puis devant Moscou mais la dernière mission qui lui fut confiée devant Leningrad était une folie qui devait aboutir à la capture des survivants.

Il proposa aux autorités allemandes de recruter dans les camps de prisonniers des volontaires pour lutter contre le despotisme de Staline. Hitler accepta sans enthousiasme ce concours, en refusant la constitution d'unités proprement russes. Vlassov n'eut aucun mal à recruter plusieurs centaines de milliers de volontaires parmi les malheureux prisonniers qui furent mélangés à des unités allemandes pour effectuer des services auxiliaires (interprètes, convoyeurs, agents de sécurité sur les voies de ravitaillement, etc...). Les revers allemands survenant, ils furent également chargés de réprimer les actions de maquisards sur les arrières du front et, en 1944, ils constituèrent des bataillons autonomes dans la lutte antiterroriste notamment en Tchécoslovaquie, en Pologne et dans les Balkans. Ils occupèrent de nombreux fortins du Mur de l'Atlantique.

Pressé par la nécessité, Hitler accepta de transférer à l'ouest les unités qu'il avait finalement acceptées, constituées de Russes anti-soviétiques. Le général Vlassov reçut l'ordre de couvrir de son autorité ce transfert. Les bataillons de l'Est disséminés dans les unités allemandes comptaient alors 650 000

combattants dont environ 110 000 Caucasiens, 60 000 Cosaques, de très nombreux Turkmènes et Tartares et des musulmans d'Azerbaïdjan. On les retrouva en Bretagne, en Auvergne et dans la région de Lyon, luttant contre les maquis. La plupart furent faits prisonniers par les Américains mais en raison d'accords pris à Yalta, tous ces prisonniers furent remis avec leurs chefs à l'Armée Rouge. Staline ne faisant pas dans la dentelle, fit pendre tous les condamnés à 25 ans de goulag...»

Il convient de préciser ici que les vlassoviens ne furent pas les seuls à écoper du goulag... En effet, tous les prisonniers de guerre russes - ceux que nous avons connus près de nous de longues années, et qui furent traités comme on sait - libérés à l'Ouest en 1945, furent remis par les Alliés à Staline, qui les condamna à la déportation... leur reprochant le simple fait d'avoir été prisonniers !

Notre Libération

*L'événement dans nos mémoires
Est demeuré toujours vivant.
Pour les autres c'est de l'histoire
Mais pour nous tous, il est présent.
On a subi tant de déboires
Et tant de luttes pour mieux croire
A la sortie de nos prisons
Qu'en notre coeur tout chante et vibre
Lorsque l'on sait que l'on est libre :
On le célèbre à l'unisson.*

*On est sorti des barbelés
Comme l'on sort d'un mauvais rêve.
Ces tristes jours s'en sont allés,
Le souvenir revient sans trêve.
On songe aux belles amitiés
Et l'on recherche les visages
De tous ces hommes qui partagent
L'histoire de ce long passé.
Nos liens sont forts : on est ensemble :
La misère les a créés.
Car, c'est bien eux qui nous rassemblent
Nous, que le sort a dispersés.*

*Les régions étaient différentes
Mais le régime était commun :
Le climat de haine constante
On le vit, quand on se souvient.
Voir le rire sur nos visages
Mettait dans une folle rage
L'humeur maussade du gardien :
Il soupçonnait un tour pendable
Qu'on mijotait sous l'air affable
Et notre front toujours serein*

*Et l'on se dit : dans nos rencontres
Les tours que l'on a pu jouer
A ce gardien qui nous démontre
Qu'il est esclave peu roué.
Notre assurance le dérouta
Et parfois même on crée le doute
Dans cet esprit manipulé.
Il se dit que ses certitudes
N'ont même pas une aptitude
A nous faire capituler.*

*Puis, vient l'heure des confidences
Et l'on se dit ce qu'on rêvait
Durant ces nuits de lourd silence :
Notre pays ! on l'habitait
Et la prison céderait la place
A cette joie qui tout efface
De ce que l'on a supporté.
Mais maintenant que l'on habite
Ce coin de terre, nul n'hésite
A se dire la vérité : «La terre libre devient belle
«J'en aime la moindre parcelle,
«je sais sa vraie réalité.*

P. Arandel, et R. Montenot.

Un LIVRE... Pour Béarnais et Basques

«BASSES-PYRÉNÉES OCCUPATION LIBÉRATION»

1940-1945

par Louis Poulletot (Editions J. et D. Biarritz)

Une relation exhaustive de la vie du département des Basses-Pyrénées, coupé et techniquement en deux par la ligne de démarcation : des noms de lieux et de personnes par centaines, des faits et de l'action, des documents et des photographies - ah ! les godasses alignées sur la plage de Biarritz des Chleus au bain - ; la vie au quotidien, les absents, les drames et les deuils, le courage et la lâcheté, les résistants et les collabos, les passeurs des Pyrénées, et puis, un jour, l'espérance au Visage de Liberté... Un Kaleidos cope de sensations à page tournée, un saisissant raccourci d'histoire. Dépaysant au point de croire avoir rêvé... Hélas, non !

Un livre, ou la rencontre d'un chercheur avec des archives entr'ouvertes...
J. Terraubella.

Mots croisés n° 501 par Robert VERBA

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									

HORIZONTALEMENT

I. - Ce sont de banales diarrhées. --- II. - Il circule entre Mars et Jupiter. --- III. - Quelqu'un d'intime complètement bouleversé. - Exprime l'affirmation autrefois. --- IV. - Fer ou aciers lamifiés en feuilles (de d. à g.). - Amoureux au départ. --- V. - Singe à longue queue prenante. --- VI. - Pronom. - Sur la plage, les monteront en enseignant plusieurs. --- VII. - Père de Thésée qui donna son nom à une mer. - Donne sa couleur à l'oeil. --- VIII. - A donné un sentiment de gaieté soudaine avec un bruit. --- Médiocre en intensité ou en quantité. --- IX. - Ont été mis à l'abri de toutes inquiétudes.

VERTICALEMENT

1) - L'oseille est pour eux leur emploi. --- 2) - Douleur de la charpente du corps humain. --- 3) - Tire parti de. --- 4) - Notoriété. - A une réaction affective sous l'effet d'une situation inattendue. --- 5) - Satirique italien auteur de dialogues (1492 - 1557). Son Louis est apprécié. --- 6) - Quant il est propre, il est la propriété d'une personne. A été rendu difficile à plier. --- 7) - Moitié d'un gamin de Paris. Irritant au goûts. --- 8) - Pays comprenant le sud de la Judée. - Pays d'Europe. --- 9) - Tremblements jamais drôles.

LECTURE

La résistance religieuse au Nazisme

Une circulaire secrète du Reichsleiter Martin Borman aux Gauleiters du Reich formulait ce point de Doctrine : « Notre conception du monde national socialiste se situe bien au-dessus des conceptions du christianisme, qui ont été reprises dans leurs points essentiels du judaïsme. C'est aussi pour cette raison que nous n'avons pas besoin du christianisme. »

Ce propos a le mérite de la clarté : pour établir leur Reich de Mille ans, rêvé au plus profond de leur paranoïa, les nazis posaient un double préalable, racial et religieux : l'extermination des fils d'Israël, la réduction du christianisme à un banal naturalisme « ad usum populé ». Ce grand rêve hitlérien ne pouvait qu'échouer parce que païen. La force employée, le bruit des bottes, la fureur du fer et du feu ne triomphèrent pas des îlots, orgueilleusement mais imprudemment multipliés au cours des jours. Mgr. Charles Molette, ancien prisonnier de guerre à Stalag (Stalag IA), archiviste de l'Eglise de France, après une première étude sur la persécution en Allemagne des clercs et des laïcs au service spirituel des travailleurs du STO (cf. « Le Lien » de juillet-août 1993, p.3), publie aujourd'hui aux Editions Fayard, Paris, un second volume intitulé « Prêtres, Religieux et Religieuses dans la résistance au Nazisme 1940-1945. » Une analyse rigoureuse et lucide, appuyée sur une longue bibliographie et la présentation de documents inédits ou peu connus, sur l'engagement de nombreux croyants dans la lutte antie-nazie... au temps du « Prince esclave » (Vichy).

La Charte du travail du 4 octobre 1941, « rigoureusement calquée sur le modèle allemand de la Deutsche Arbeitsfront », faisant fi des particularismes socio-professionnels et confessionnels de la France, comme des autres pays occupés, entendait promouvoir une jeunesse unitaire, coulé dans le moule réducteur d'une doctrine totalitaire. Les mouvements de l'A.C., ouvriers, paysans, étudiants sont les premiers visés par la menace de ces nouveaux entrepreneurs d'histoire...

La résistance spirituelle de l'Eglise, de ses clercs et de ses militants fut immédiate, multiforme, et la persécution qui s'ensuivit sans égale. Les sacrifi-

-ces dans certains cas allèrent jusqu'à l'extrême de l'héroïsme - et comme il appert toujours dans des mouvements de cette nature, les périls et les complications vinrent aussi « du dedans »... La relation qu'en fait l'auteur ne peut manquer d'intéresser tous ceux qui, soucieux d'objectivité historique n'admettent ni l'appropriation partisane ni l'esprit de dénigrement - chacune des communautés dans ces temps tragiques aura eu sa part d'ombre et de lumière, l'Eglise des hommes tout comme une autre. « Les incroyants que nous sommes », écrivait A. Camus dans « Combat », n'ont de haine que pour la haine, et tant qu'il y aura un souffle de liberté dans ce pays, ils continueront à refuser de rejoindre ceux qui hurlent et injurient, pour demeurer seulement avec ceux, quels qu'ils soient, qui témoignent. »

L'ouvrage de Charles Molette, tout de science et de sérénité, dans une langue accessible et nette, constitue pour l'histoire et pour les chercheurs de demain un témoignage de poids. Sa lecture ne doit laisser personne indifférent, un demi-siècle se serait-il écoulé...

J. Terraubella

Post-Scriptum.

Une note infrapaginale fait référence au journal « FRATERNITÉ des Prisonniers, Déportés, Veuves de Guerre » dont il a été souvent question ici-même voici quelques années... On trouve dans ce numéro 175 d'octobre 1988 le récit d'un violente concentrationnaire qui illustre parfaitement le « point de doctrine » du Reichsleiter Borman rappelé au début de notre article / Les prêtres comme les juifs...

PRIESTER WIE JUDEN

Neue-Brem « prépare » donc - par un entraînement de chaque instant - ses hôtes à devenir de parfaits déportés. Les Juifs et les prêtres sont évidemment « privilégiés ».

- « Les Juifs », hors des rangs ! »

- Ils sont quatre dans notre convoi et les quatre mourront : deux jeunes gens, un homme mûr, un vieillard.

- C'est un monstre maintenant qui commande, un S.S., dont la figure tient à la fois du dogue et de l'hippopotame. A le voir s'agiter, on pense à un acteur de cinéma qui jouerait un rôle de fou sadique.

- Les quatre israéliens sont roués de coups sous nos yeux et restent sur la piste sans connaissance.

- « Priester wie Juden ! » (Les prêtres comme les Juifs !)

- Le R.P. de Jabrun, de la Compagnie de Jésus, âgé d'une soixantaine d'années, qui faisait partie d'un groupe bordelais de Résistance, et l'abbé François Basset, premier viciaire de Saint-Etienne-du-Mont, sont conduits à leur tour sur la piste. Ils sont en soutane. Dès qu'il les voit, le monstrueux S.S. est pris d'une rage frénétique. Il les fait courir et les suit en les frappant de toutes ses forces, puis il les fait sauter, les mains croisées derrière le dos, de plus en plus vite autour de la mare, jusqu'à ce qu'ils tombent brisés, évanouis. Le père de Jabrun et l'abbé Basset mourront quelques mois plus tard, l'un à Mauthausen, l'autre à Dachau. Je me détourne, ne pouvant plus supporter la vue de ces prêtres roulés dans la boue et sanglants.

- « Schmidt ! » a-t-on appelé.

- Schmidt est un journaliste allemand antinazi arrivé avec nous du Cherche-Midi.

- « C'est ainsi que tu nous aidais à gagner la guerre », lui crie le S.S. en se rapprochant. L'exécution de Schmidt à coups de bâton ne demande pas trois minutes. On l'enlève, il meurt, on le jette de l'autre côté du réseau de bordure.

- Les Juifs, les prêtres, l'antinazi ! L'hystérie hitlérienne bat son plein.

Quelques années plus tard.

Un officier allemand, rescapé de Stalingrad, se souvenant de l'étendue des souffrances et les malheurs infligés par les armées allemandes aux peuples d'Europe, s'interrogeait ainsi :

« N'avions-nous pas... été trop facilement enclins à fermer nos yeux et nos cœurs, et à oublier qu'il s'agissait, toujours et partout, d'hommes vivants, de leurs biens et de leur bonheur de vivre ? »

CINQUANTENAIRE

Cinquantenaire - « Près de 200 personnes ont répondu « Présent » au 13^{ème} Rassemblement du Grand Ouest à JOSSELIN (...) Allocution du président de l'UNAC, Marcel SIMONNEAU. Les organisateurs (à félicité) : Marcelle et Jean BOYER. » Des gens méritants, tous.

COMMUNIQUÉ

L'annonce, parue dans le dernier numéro, d'un « Déjeuner » de rentrée le 15 octobre au lieu habituel, à Paris, était inopportune.

En effet, des empêchements pour raisons de santé, touchant des camarades-membres du bureau, ont nécessité le report de cette rencontre à une autre date, fixée en principe au **Dimanche 5 Novembre**. Souhaitons qu'elle puisse être tenue... Nos excuses aux habitués de ces rendez-vous qui auront été surpris par ce contretemps.

LA MERVEILLEUSE HISTOIRE de JEAN-MARIE

PETIT ORPHELIN ALSACIEN

QUI NE VOULAIT PAS PORTER

L'UNIFORME DES « HITLERJUGEND »

C'est un enfant de 14 ans ; il en paraît 12 à peine.

Il plante, dans les yeux de qui lui parle, un regard qui ne sait pas se détourner, bien droit, bien franc.

Un petit Alsacien, un de ces milliers de jeune Français que le Boche, depuis quatre ans, s'est efforcé en vain de nazifier. Son histoire n'est pas banale ; la voici telle qu'il nous l'a racontée, avec au coin de la lèvre ce sourire narquois des galopins qui viennent de faire une bonne farce.

On l'appelle Jean-Marie ; comme ceux du maquis, il porte un nom de guerre - mesure de prudence bien naturelle : les Allemands tiennent encore l'Alsace dans leurs griffes.

Jean-Marie est né à Colmar, la patrie d'Hansi. Son père est mort en 1940 ; il avait servi dans la marine française. Le 2 juillet dernier, sa mère s'en est allée à son tour des suites d'une opération. Une tante recueillit l'orphelin.

Mais à Colmar, comme dans toute l'Alsace, les gens, malgré quatre années d'oppression hitlérienne, n'ont pas encore appris à taire leurs sentiments. L'oncle a trop parlé ; la gestapo l'arrête. C'est derrière les barbelés du trop fameux camp de concentration de Schirmeck qu'il attend désormais l'arrivée des soldats français.

Le surlendemain, la tante est déportée à l'intérieur du Reich avec ses deux enfants. Jean-Marie reste seul.

Les Allemands l'envoient à Logelbach, à l'orphelinat tenu par les « Hitlerschwester ». Dès le premier jour, on le force à porter l'uniforme des Jeunesses hitlériennes. Il retrouve, sous la chemise brune, presque tous les petits Alsaciens de l'endroit. Il en coûte 200 marks de ne pas envoyer son fils apprendre le métier de bandit !

Dans le cerveau de Jean-Marie, un projet ne tarde pas à naître. La France, il n'avait que neuf ans lorsqu'il la perdit. Mais elle est là, tout près, de l'autre côté des crêtes boisées. C'est vers Elle qu'il s'en ira à la première occasion.

Quels souvenirs confus évoque donc cette date du 14 Juillet ! Jean-Marie, ce jour-là, ne résiste plus à l'appel ; il s'enfuit de l'orphelinat nazi, prend la route de Munster, escalade les pentes vosgiennes.

Dans la montagne, un « Feldgrau » l'arrête. Le gosse ne se démonte pas : « Nous ramassons des myrtilles, j'ai perdu ma soeur et mon chemin ». Le soldat le remet sur la route de l'Alsace ; mais à peine sa silhouette a-t-elle disparu que Jean-Marie reprend sa marche vers l'ouest.

La nuit l'enveloppe. A même le sol humide, il essaie de dormir. Mais il fait froid ; les ombres, le silence sont menaçants ; il a faim. Le jour est long à paraître... Enfin, voici que s'éclairent de longues traînées à travers les colonnades de forêt de sapins ; il reprend courageusement sa route qui, maintenant, en pente douce, l'amène dans un village.

Une brave femme l'aperçoit, l'interroge, le réconforte et le garde chez elle. Il savait bien, le brave gamin, que la France serait douce à sa misère. Hélas ! Il n'y a pas que des Français courageux et bons. L'arrivée du petit Alsacien en culotte de velours noir de l'« Hitlerjugend » n'est pas passée inaperçue.

Et il se trouve un gendarme français pour faire gravir au gosse le col de la Schlucht au sommet duquel il le remet aux Allemands !

ACCIDENT

En vacances dans leur maison malouine, Pierre et Marcelle Pineau ont joué de malchance. Marcelle, déjà éprouvée en début d'année, a fait une chute dans l'escalier. Résultat : fracture du col du fémur - et ses conséquences multiples. Nous souhaitons à notre amie et collaboratrice dévouée un complet rétablissement dans la patience et le courage, et nous l'embrassons affectueusement. Quant à l'ami Pierre, il sait notre amitié et notre solidarité. (J.T.)

Mais est-il au monde être plus entêté qu'un petit Alsacien acharné à ne pas devenir Allemand ? Quelques jours plus tard, il est à nouveau de l'autre côté des Vosges. Malheureusement, comment ne pas se faire remarquer dans une ville comme Epinal, quand, pour tout vocabulaire français, on ne connaît que la « Marseillaise » et le « Je vous salue Marie », appris sur les genoux d'une maman chérie !

Il est repris. Une jeune fille, une Alsacienne elle aussi, expulsée de Mulhouse, intercède, parle en vain. On a braqué un revolver dans le dos du gamin pour lui faire comprendre qu'il a tout intérêt à ne pas tenter de fuir.

Et le voici de nouveau à Colmar, mais enfermé à double tour cette fois. Le lendemain, on l'emmène à Strasbourg où la maison de correction nazie est tout indiquée pour un chenapan de son espèce. Mais on ne saurait demander à un géolier prussien de songer à tout ; celui de Jean-Marie lui a laissé son couteau. Notre petit bonhomme s'en sert aussitôt pour couper le grillage qui le sépare de la liberté ; il se glisse le long de la gouttière au risque de se rompre les os et le voilà, pour la troisième fois, sur la route de France.

Après une nouvelle nuit, sans couverture et sans vivres, dans la forêt vosgienne, il parvient à Tholy. Un camion passe, il s'y accroche et, à l'insu du chauffeur, parvient à Epinal. Là, celui-ci s'aperçoit de la présence de son passager clandestin ; il veut le conduire à la gendarmerie. Mais Jean-Marie a appris à ses dépens qu'on peut tout redouter de quiconque porte un uniforme ; il s'échappe.

La chance lui sourit enfin ! Il retrouve la demeure de la jeune Mulhousienne. Cette fois, il est sauvé. L'excellente fille l'adopte ; on ne le lui reprendra plus. Deux heures plus tard, un train les emmène tous deux à Nancy. C'est le 9 août.

Depuis, Jean-Marie a vu les Américains délivrer la ville aux portes d'or et les Français parvenir au seuil de l'Alsace.

L'ancien pensionnaire cabocharde des soeurs hitlériennes est devenu le plus doux, le plus obéissant, le plus heureux des écoliers.

En trois mois, il a fait d'étonnants progrès.

Quand, bientôt, il retrouvera, à Colmar, ses petits camarades, enfin libérés, c'est en Français qu'il leur racontera sa merveilleuse aventure.

Paul PÉLOT.

Le récit que raconte Paul PÉLOT, tiré d'un magazine de l'Est Républicain 1945, ressemble à un conte et c'est pourtant l'histoire authentique d'un jeune alsacien, soumis au joug allemand, qui s'est rebellé comme tous ses frères d'Alsace dans le passé. (Merci à notre camarade Paul Pélot, ancien P-G de nous autoriser à publier son récit.)

LA PAGE DE LA LIBERTÉ

ON NE PEUT PAS DEMANDER A UN PRISONNIER D'OUBLIER ... LA LIBERTÉ

La LIBERTÉ ! Souvenir imprécis pour beaucoup, découverte souvent quand elle nous est ravie, la reconquête de notre LIBERTÉ devient un problème difficile à résoudre.

Si ce n'était qu'une moquerie envers un gardien passif, un vilain tour ou un geste sportif, l'évasion ne présenterait qu'un bien faible intérêt. Mais la recherche de la Liberté perdue est toujours un problème sérieux qui a ses raisons ses moyens et surtout son but. Le but de l'évasion ne doit pas être la seule reconquête de la LIBERTÉ. C'est avant tout l'usage qu'on veut en faire.

L'EVASION... ! Rêve qui devient une obsession, une espèce de hantise qui occupe nos pensées et meuble nos insomnies. Car il n'y a pas d'évasion sans difficultés, différemment appréciées selon les tempéraments : Les pessimistes les voient insurmontables, les audacieux, qu'il n'y a rien sans risques, les pondérés cherchent à réduire les risques et à découvrir des solutions aux problèmes délicats.

En réalité, si nous mettons à part le cas très rare d'une évasion... «sur ordre», savamment orchestrée, minutée et usant de procédés qui ne sont pas à la disposition du simple soldat, toute évasion comporte une grande part de hasard qu'il faut accepter et qu'il faut risquer.

Il y a ce que l'on prévoit et il y a ce que l'on écrit après... lorsque les incidents de chaque jour auront trouvé «a posteriori» une place logique dans la chaîne des événements tant il est admis qu'une aventure ne devient succès ou folie que selon son résultat.

En somme, tout succès est le produit d'une valeur personnelle et d'un facteur de chance qui est une «inconnue», et cela nous incite à rester très modeste en cas de succès !

DE L'EVASION

Une occasion se présente, on en profite et on s'évade ! Cela peut réussir, mais c'est rare.

Il vaut mieux avoir réfléchi et savoir comment on s'embarque et où on projette d'aller.

On peut s'évader seul, quitter ses compagnons sans rien dire. Cette solution égoïste qui peut entraîner des sanctions contre d'autres prisonniers innocents manque d'élégance certes, mais surtout d'esprit de camaraderie. Tout au début de notre capture groupés dans la caserne du 155e R.I. à Stenay nous avons vu un capitaine des Zouaves. Par son uniforme il était remarquable. Un jour, nous ne l'avons plus vu. ? On a fait des suppositions rocambolesques, tout seul, il avait dû s'évader. Il avait pris la bonne décision. Personnellement, à Stenay, que nous connaissions très bien, j'ai voulu attendre que mon dentiste se décide à partir avec moi, et j'ai raté une belle occasion.

Il vaut mieux ne pas s'évader seul. Le plus souvent les évasions se réalisent par groupe de deux ou trois camarades qui peuvent ainsi s'aider moralement et matériellement. On peut d'ailleurs progresser isolément en traversant une agglomération en ayant convenu quelques signes de danger : ôter son chapeau, sortir son mouchoir, puis on se regroupe plus loin lorsque le danger est disparu. L'évadé doit être éveillé comme un oiseau sur la branche. Eveillé mais calme.

Le nombre de participants varie. Deux à trois. Mais, dans certains cas ce nombre peut être plus important. Le RECORD du nombre de participants à une même évasion est détenu par les Officiers de l'Oflag XVII-A- à Göpfritz. En deux nuits consécutives 120 Officiers se sont évadés par un souterrain creusé depuis le milieu du terrain de sport ! cela se passait en Juillet 1943. Les différentes péripéties de cette évasion ont été tournées et le film réalisé ayant pour titre : «SOUS LE MANTEAU» a été projeté en France après notre retour.

Il y avait eu de nombreuses tentatives qui avaient échoué.

Nous pensions qu'il y avait des mouchardages, si bien que cette belle évasion n'a pu être réalisée qu'en menaçant de représailles cruelles les «collaborateurs» de l'époque qui avertissaient les Allemands des tentatives d'évasions. Il y avait à l'époque une équipe de «tueurs» à l'Oflag XVII-A- qui n'est pas restée inactive ! Le Capitaine B + + + s'en est longtemps souvenu, même plus tard dans sa cellule de la prison du «Cherche Midi».

En Allemagne et en Autriche cette évasion fit sensation !

L'alerte aux parachutistes avait été déclenchée ; pendant trois jours les enfants des écoles de la région n'eurent pas classe et partirent dans la campagne avec leurs professeurs à la recherche des évadés ; la Felgendarmierie, les polices militaires organisèrent de véritables battues. Dans la région l'agitation fut telle que nous-mêmes qui étions à cette date en prison à Florisdorf au Sud de Wien, nous fûmes surpris de voir dans la rue depuis la fenêtre de notre cellule, tant d'agitation, au lieu du calme qui régnait dans ce quartier désertique.

Cette aventure a été commentée par ailleurs.

En réalité le nombre de participants à une entreprise d'évasion à moins d'importance que la valeur des hommes. L'évasion n'est pas une action de force. Il faut constituer une petite équipe décidée, ayant une résistance physique et morale solide. Les intellectuels sont utiles par leurs connaissances personnelles, géographiques, linguistiques, scientifiques, médicales ; les ouvriers, les paysans savent tout faire de leurs mains. Tous dans l'équipe doivent accepter avec bonne humeur la vie difficile des heures d'évasion qui est le prix de cette LIBERTÉ si longtemps désirée.

Si la connaissance d'une langue étrangère rend des services il ne faut pas se faire trop d'illusions. Il est prudent de ne pas en user. De même qu'un Français reconnaîtra un Italien ou un Allemand parlant très correctement notre langue, de même un Allemand reconnaîtra si il a affaire à un Français à un Alsacien ou même à un Autrichien.

La connaissance de la langue étrangère doit par contre vous permettre d'éviter des erreurs : de sortir par l'entrée, de distinguer : «Hommes» de «Dames» ou de demander un renseignement.

Le plus souvent il est préférable de garder le silence.

Mais dans certains cas le silence peut paraître suspect.

Un petit sparadrap placé au coin des lèvres peut



La route de liberté.

excuser un mutisme anormal.

Il convient de connaître même les gestes, qui peuvent être particuliers à certains pays à certaines régions ; les Allemands accompagnent souvent leur opposition en abattant rapidement la main comme pour chasser une mouche, les Italiens ont les leurs comme nous-mêmes devons avoir les nôtres. Il faut étudier les gestes.

Déjà en 1941, pour les nécessités de la guerre, l'Allemagne commençait à utiliser une main d'œuvre étrangère. Des Italiens, des Tchèques, des Polonais, et même hélas des Français étaient libres, en tant que travailleurs, de circuler dans le pays. Cela nous était très favorable, mais il fallait pouvoir se procurer des papiers de travailleurs que nous ne pouvions obtenir que par la complaisance «réciproque» des femmes allemandes. Pour les Officiers ces relations étaient impossibles. Mais pour les soldats travaillant dans les fermes, les femmes allemandes facilitèrent bien des évasions, même involontairement, car

chez elles le Français pouvait subtiliser des papiers, des cartes d'identité, des titres d'employeurs très utiles pour circuler librement.

Une évasion demande une foule de détails préparatoires et... on ne peut pas tout prévoir !

Les Compagnons d'évasion doivent être choisis. Eviter les faibles qui acceptent de partir... pour faire comme les autres. Les fanfarons qui aiment faire parler d'eux. Les acteurs en puissance d'un film comme «LA GRANDE ILLUSION». Ils ne sont pas dangereux, mais ils sont d'aucune utilité. Il y a aussi ceux qui s'évadent par bravade et simple opposition à la contrainte. On s'évade... pour partir ! C'est l'évasion la plus simpliste ! C'est l'évasion telle qu'elle se déclenche chez l'animal. Heureusement il y a ceux qui savent pourquoi ils partent ; ils savent où ils veulent aller et pourquoi ils y vont. Ils sont rares ceux qui partent pour reprendre leur place active au service de leur pays contre l'ennemi du moment. Ils disent NON à la défaite, ils ont le sentiment de leur puissance que l'ennemi eut étouffer ; ils refusent de se courber et en toutes circonstances ils opposeront leur résistance à l'ennemi.

Maintenant, jour et nuit, vivant au milieu d'autres Prisonniers, en rêve il vit les actes d'une existence libre à laquelle il aspire. Il vit son évasion, en souffrir et en jouir. Il s'accorde toujours une chance de succès, et s'il est optimiste, il ne doute plus de rien et trouve des solutions favorables à tout, les échecs ne le découragent pas, chaque fois... il remet ça !

Parmi les candidats à l'évasion, très peu prennent au sérieux le coup malheureux : «Halte ou je tire ! Halte... Pan. La balle que l'on n'a pas entendue, celle que la sentinelle hargneuse a lâchée et qui ira au-delà de ce que voulait le tireur. Et, c'est l'évasion ratée ! non ! l'évasion suprême. Il ne faut pas y penser. De l'audace il en faut. Il en a fallu au Capitaine Grenier-Bolet pour franchir les barbelés de l'Oflag XVII-A- un jour de Juin 1942. Il passe, il court, la sentinelle crie ! dans sa course folle il n'a pas senti la balle en pleine tête qui vient de lui ôter la vie. Son corps est là, et son âme s'enfuit éternellement. A l'Ouest, vers le ciel de France, le soleil se couche lorsque je me penche pour ramasser le corps de notre camarade avide de LIBERTÉ.

Espérant gagner, le Prisonnier défie le sort et brave la mort, il accepte le jeu, certain de gagner.

Libre hier... Et maintenant : Prisonnier !

Mêlé à cette troupe fiévreuse qui remonte la route de l'adversité, on appartient à cette horde qui exhale la fatigue et le renoncement, on est lié à cette troupe plus par l'affection que par le malheur. Non ! On n'accepte pas.

Parmi tous ces hommes qui sont là, certains ne seront jamais des prisonniers, déjà ils n'acceptent plus la défaite.

Et sur la route blanche la colonne des hommes inoffensifs avance poussée par des gardiens en armes plus fiers de la supériorité de leurs forces que de leur rôle avilissant de gardiens d'hommes. Ils encadrent les vaincus. Ils sentent que dans cette troupe, des coeurs battent encore, prêts à se jeter dans la lutte même si elle est inégale. Dans cette horde qui chemine, il y a les évadés de demain.

Ils sont là dans les rangs avec les autres et leur fatigue, leur harcèlement, leur soumission ne sont que comédie en prélude à leur réaction. Eux, ne sont pas vaincus et déjà ils obligent l'ennemi à une surveillance constante, si bien que l'on peut se demander quel est celui qui est le prisonnier de l'autre.

L'ennemi aura chez lui un homme qui sera une charge plus qu'un otage utile. Le prisonnier sera une source d'insécurité un danger, un «loup dans la bergerie».

Ce fut une bien grande naïveté d'espérer la collaboration de celui qui vient d'être battu.

En réalité, les nazis comptaient sur leur puissance brutale pour soumettre leurs prisonniers, leurs déportés, au travail. Toutes ces bouches ne devaient pas rester inutiles. Les Nazis espéraient même que le petit noyau de Français fascistes et sincèrement collaborateurs irait en augmentant et deviendrait des aides pour la victoire finale du National Socialisme.

Mais déjà Hitler avait fait trop d'erreurs. Il s'est cru seul capable de soumettre le monde. Pour gagner il faut savoir accepter certaines concessions. Il ne l'a pas fait et il a sous-estimé ses adversaires. C'est une grave erreur.(...)

Dr. Lucien RAFFALLI.

LA QUATRIÈME FUT LA BONNE !

En hommage aux prisonniers évadés et en pieux souvenir de tous ceux qui sont tombés au cours d'une tentative d'évasion, morts pour leur pays, parce qu'ils avaient refusé de subir.

Le 31 janvier 1942 se refermait sur Édouard (1) et sur moi le lourd portail du Schloss de Colditz dont sous bonne escorte nous venions de franchir la triple enceinte. Amère déception ! Depuis notre arrivée au camp de Fischbeck, près de Hambourg, en mai 1941, nous n'avions qu'un seul but, nous évader.

Un premier souterrain nous avait permis de filer, mais deux jours plus tard, le 28 juillet, nous étions arrêtés en Lorraine.

Ramenés à l'Oflag, nous avons creusé un second tunnel qui fut découvert la veille de la sortie.

Sans plus tarder, nous avons mené rondement troisième travail qui déboucha le 15 décembre, mais dans le train avant Sarrebrück, la police nous avait appréhendés. Après passablement d'aventures, nous avons été enfermés à la prison du Stalag XII A, d'où le 22 décembre à l'initiative d'Édouard, nous nous étions sauvés.

Dans notre dénuement et en plein hiver, nous ne pouvions que nous cacher dans le camp. Le 12 janvier, enfin rééquipés, nous repartions, mais à la gare de Limburg, nous étions attendus.

Tout cela ne pouvait aboutir qu'à Colditz dans ce vieux château qui, sur son éperon abrupt, domine la petite ville blottie au bord de la Mulde. Réédition du Scharnhorst de 1914-1918, ce Sonderlag avait été organisé pour retenir entre ses murailles, ses barreaux et ses barbelés, les officiers jugés «indomptables» (2) ailleurs.

En juillet 1943, les Allemands décident de ne conserver à Colditz que les Britanniques. Les cent quatre-vingt Français, pour la plupart récidivistes de l'évasion, sont transférés au camp spécial de Lübeck.

Après reconnaissance des lieux, commença, dirigé par Édouard, le long et pénible travail qui aboutit au «souterrain de l'infirmier». Nous n'avons pu le mener à son terme qu'en acceptant une «sortie risquée», à 15 mètres du réseau éclairé en permanence et surveillé par des sentinelles, dans un champ en pente douce dominé par deux miradors.

Cela exigeait une stricte discipline : ramper sur 100 mètres jusqu'à un ruisseau en contrebas, s'immobiliser dès la mise en œuvre des projecteurs, ne s'enfuir qu'après intervention des Posten.

Instruits par nos échecs, Édouard et moi avions décidé, le cœur gros, de nous séparer pour cette ultime tentative. Mon ami, chef exemplaire, devait ouvrir le tunnel et partir le dernier, après ses dix-neuf coéquipiers. Quant à moi, le tirage au sort m'avait attribué la huitième place.

Mercredi 26 avril 1944. Le départ est pour cette nuit. A 22 heures, je gagne l'étouffant boyau, où sont déjà allongés Édouard et les sept qui me précèdent. L'attente se prolonge. Nous respirons difficilement. Enfin, un peu d'air frais. La percée est faite. Sous une toile camouflée, Édouard observe les allées et venues des Posten. A 3 h 30, après une affectueuse accolade, il me donne le signal du départ.

La nuit me paraît bien claire. Je rampe, m'arrêtant dès que se rapproche le faisceau lumineux ou la sentinelle que j'entends. Je progresse... quand derrière moi, halt, des cris, un coup de feu, puis d'autres. Les projecteurs balayent le terrain. Les posten courent. Je suis tout près du ruisseau. En y pataugeant, je file. C'est l'alerte. Je n'ai aucune avance, ce qui me confirme dans mon projet de partir vers l'est.

Au petit jour, la pluie me permet de passer inaperçu. Les ponts ne sont pas encore gardés. Je prends la route de Dassow, toute droite, dans un paysage mollement vallonné. La pluie a cessé. Vers midi, apparaît devant moi, en haut d'une petite côte, un gendarme de la kriegsmarine. Il pose son vélo et mitraillette en sautoir, il m'observe à la jumelle. Je ne puis qu'avancer. Papiers. Je présente une Bescheinigung falsifiée et une permission de travailleur pour Rostock, tout cela préparé au camp. Le gendarme me demande pourquoi je n'ai pas pris le train. «J'ai un copain dans le coin.» Il n'insiste pas et m'envoie me faire «contrôler» à Dassow dont les maisons se profilent à l'horizon.

Et tandis qu'il reprend sa faction, je repars. Mais quand, dans un creux, j'aperçois un bois de sapins, je cours m'y réfugier. Un prisonnier français est là avec son attelage. Il me cache sous des abattis et à la nuit revient me chercher pour dîner avec ses copains et de jeunes Ukrainiennes.

Un Français se serait installé à Grevesmühlen. J'y vais. C'est exact. Il accepte de me recevoir.

Eugène Gardien a opté dans son stalag pour le statut de travailleur civil, ce qui lui a permis de faire venir sa femme et leur fillette. Il vivent dans un sordide sous-sol qui ne prend jour que par des soupiraux au ras du trottoir. Pendant quelques jours, tandis que se cicatrisent les plaies de mes pieds, je partage leurs maigres rations. Mais dès que j'apprends qu'à 25 kilomètres de là, à Wismar, des étrangers sont employés à la Waggon Fabrik, je décide d'y aller. De nuit, Gardien me précède pour sortir sans encombre de la ville. Il était grand temps que je disparaisse.

8 heures du matin. Devant l'entrée de la Fabrik, un jeune médecin français en tenue, discute ferme avec un Allemand. Il n'y a pas à hésiter. J'entre et demande à voir l'homme de confiance. C'est son adjoint, Pierre Diemer, qui me reçoit. Je l'ai échappé belle. L'allemand n'était autre que le policier du camp. Il m'aurait interpellé si le «toubib» astucieux, subodorant ma situation, ne l'avait convaincu qu'il me connaissait.

Diemer m'hébergea le temps de me faire faire un Ausweiss de la Fabrik et un ordre de mission pour une usine de Cologne. De plus, il m'indiqua une filière à Chératte, près de Liège, et me donna le mot de passe.

Le 9 mai, je prends mon billet pour Cologne. Changement à Hambourg. Quand mon train entre en gare, je ne trouve place que parmi des soldats qui reviennent du Cap Nord. Il y a de l'ambiance !

Osnabrück. Contrôle de la Gestapo. Silence. Je sens tous les yeux braqués sur moi. Papiers. L'Ausweiss passe sans bavure, mais l'ordre de mission est épluché. Gut ! Danke ! Alors les soldats me montrent les photos de blondes Scandinaves et m'offrent de leur «tord boyaux» qui me fait m'étrangler.

Cologne. Autour de la cathédrale intacte, ce ne sont que murs calcinés et façades éventrées. Quand je demande le chemin de l'usine, le Schupo me répond «Alles Kaputt». Après bien des péripéties, j'échoue au Lager 25 qui, dans un quartier dévasté, abrite des travailleurs occupés au déblaiement.

Parmi eux, deux femmes, une Française, grande, blonde, pas mal et une Italienne rondelette. Le chef allemand, quand il passe, n'entre jamais dans la chambre de ces dames. Je m'y installe et le soir, après avoir rapproché les deux lits, entre mes deux compagnes, bien sagement, je m'endors.

Un matin, alors que nous dormions encore, le Lagerführer fit irruption. Dès qu'il me vit, il se mit à hurler. La grande blonde cria encore plus fort... mais je dus quitter les lieux, persuadé d'avoir, peu après, la police à mes trousses.

Aussi, quand je vis l'Allemand enfourcher son vélo, je retournais à la baraque où les gars, démontant un panneau du plafond me cachèrent sous le toit.

Bientôt, je me retrouve seul dans cette énorme agglomération chaque nuit bombardée. Pendant des jours, je vais errer d'un commando à un autre, jusqu'à ce que Raymond Mansard me recueille dans sa chambre, au dépôt de locomotives de Kalk Nord dont

il est l'homme de confiance. Mansard, ancien prisonnier, est resté en contact avec le médecin du commando 624, le Docteur Chambon, et l'infirmier, le séminariste-scout, Jean Bernier.

Ils me proposent une solution. Sur une voie de garage, au pied d'un poste d'aiguillage, cinq locomotives sont en instance de départ pour être réparées aux ateliers de Paris-Est. Les bielles ont été enlevées, les réservoirs vidés.

Avec un évadé de Poméranie, nous nous glissons de nuit dans la cuve à eau d'un des tenders. Pendant deux jours, à l'extérieur, les allées et venues font espérer le départ, mais le troisième jour, plus rien. Sous la tôle brûlante de notre tender stationné en plein soleil, nous étouffons. Le soir apporte un peu de fraîcheur.

Trois coups sur la tôle. Mansard inquiet, profitant d'une alerte, vient voir où nous en sommes. Nous n'avons plus d'eau. Il ne nous reste qu'à sortir. Par la suite, nous essaierons les cendriers, cachés dans le mâchefer. Nous ne pouvons tenir. Enfin, le 5 juin, c'est certain, le départ est imminent. Nous regagnons notre tender, mais avec 10 litres d'eau. Cette nuit là et les suivantes, c'est l'apocalypse... Les bombes tombent tout près.

Dans la nuit du 8 au 9, Mansard revient. «Les Alliés ont débarqué.» Les voies sont coupées, les locomotives ne partiront plus. Que faire ? La situation se tend. Le 14 juin, Jean Bernier arrive rayonnant. Tous les jeudis, un «gazogène» avec remorque part pour Bruxelles. Il est chargé dès la veille et laissé devant un poste d'entretien sur le ring. Il est possible d'en profiter. Nous mettons l'affaire au point et quand Bernier repart, je l'embrasse (3).

Jeudi 15 juin. Au petit jour, pendant que Mansard fait le guet, puis reboucle la bâche je m'introduis dans le camion. Après bien des efforts, j'arrive à me glisser le long de la paroi de droite sous des caisses. Quand le conducteur complètera le chargement, il n'y verra rien.

7 heures. Ronflement du gazogène. On part. Voyage coupé de nombreux arrêts. Mais avec le profil des routes, le chargement glisse à droite. Je vais être coincé. A 13 heures, je m'extras. Je vois par la vitre arrière de sa cabine la nuque rasée du conducteur et par une fente de la bâche des inscriptions en flamand. Soudain, l'Allemand se retourne et freine brutalement. J'ai dû faire du bruit et quand je saute, je le trouve devant moi, vieil homme avec son chapeau et sa blouse blanche. Il ne comprend rien et me laisse me sauver par les champs.

Je suis à Hasselt. Une pancarte «Lüttich 40 km», mais je n'ai pas d'argent belge pour prendre le tramway.

Une église. J'entre. Devant un confessionnal des gamins attendent. Je passe devant eux. Le guichet s'ouvre. «Je ne viens pas pour me confesser. Je suis un officier français évadé.» Le prêtre, je le distingue à peine, m'interrompt. «Je ne peux rien pour vous, mais l'Église n'a jamais refusé l'aumône à un malheureux» et il me tend deux billets de 20 francs belges avant de claquer le guichet.

A 20 heures, je suis à Liège, devant le Palais des Princes Evêques, siège de la Kommandantur. Je passe la Meuse, mais Chératte est encore loin et bientôt ce sera le couvre-feu. Où aller ? Je repère un homme qui promène son chien, la cinquantaine, un éventail de rubans à la boutonnière. Je l'aborde. «Je vois que vous êtes ancien combattant, vous ne me livrez pas.» Interloqué, il m'explique qu'il ne peut m'aider. Il a un parent à la légion Wallonie, sur le front de l'Est. Et, brusquement, il m'entraîne... au commissariat de police. Je suis fouillé, interrogé et bouclé dans la cellule réservée aux ivrognes. Peu après, un agent prend son casque blanc. Il m'emène chez les époux Giry qui me préparent une fricassée liégeoise et m'installent sur un divan avec des couvertures (4).

Le lendemain, le même agent revient et par le tram me conduit à Chératte. Au café Wilket, indiqué par Diemer, je suis encore fouillé, interrogé et pris en charge par Robert Olivier patron de la firme qui, à Herstal, porte son nom et responsable d'une filière d'évadés et d'aviateurs alliés abattus. Il me faut des photos d'identité. Jenny, sa belle-soeur arrive, vingt ans, ravissante. Ensemble nous partons à bicyclette pour Visé et quand elle propose au photographe de le régler «Ce n'est rien, c'est un honneur pour moi d'aider un officier français.»

De retour à Chératte, je trouve, venue pour nous chercher, Julia, la jeune épouse de Robert, de même race que sa cadette. Il faut rejoindre Herstal, de l'autre côté de la Meuse.

Rue Paul-Janson, la demeure des Olivier, avec son étroite façade, fait partie d'un ensemble de maisons identiques accolées les unes aux autres, tout près de la F.N., la fabrique nationale d'Armes.

Vendredi 23 juin. Julia a porté mes chaussures chez le cordonnier. Elle prépare les vêtements avec lesquels je repartirai. Elle m'a filé de vieilles affaires et des savates. Pendant ce temps, je dresse, pour Londres, des listes de ce que les Allemands exigent des usines du coin.

Robert rentre, nous passons à table.

Midi, violent coup de sonnette. Étonnée, Julia va derrière les rideaux de l'unique fenêtre du rez-de-chaussée qui donne sur la rue. Elle revient pâle... une voiture noire est arrêtée devant la porte. Il faut filer.

Julia reste pour ouvrir... Je prends mes listes et je suis Robert qui, par le jardin, passe chez les voisins,

descend dans leur cave. Dans un tas de charbon, je planque mes documents et de cave en cave, elles communiquent pour permettre les évacuations en cas de bombardements, nous gagnons la dernière des maisons. Les gens chez qui nous émergeons sont en émoi. Ils ont vu la voiture noire.

Robert ouvre la porte de la rue, il n'est qu'à trente mètres des policiers. Sur le seuil, il allume calmement une cigarette et part de son pas tranquille. Je n'ai qu'à le suivre.

Derrière moi, une dame à cheveux blancs presse le pas, me rattrape et me dit : «Au bout de la rue, la première grille à droite, au fond une petite maison, passez par la fenêtre.» Je fais ce qu'elle me dit et suis accueilli, dans son atelier, par le cordonnier, un homme jeune, s'appuyant sur des béquilles (5).

De la pièce voisine, Robert voit ce qui se passe et assiste à l'arrestation de Julia. Il m'a avoué plus tard que sur le moment, il a cru que j'étais un «mouton» et que s'il avait eu son pistolet, oublié dans la boîte à couture, il m'aurait descendu...

Des voisins arrivent. Ils ont vu dans la voiture, où Julia a été entraînée, la secrétaire de Robert et la mère de celle-ci (6).

Robert a disparu quand un homme plus âgé se présente. Edmond Yerna vient me chercher. Il me passe un manteau. Je récupère les chaussures ressemblées et nous partons.

Rue Large-Voie, Mme Yerna nous attend. Très gentille, elle me montre la pièce où je coucherai, mais avant il faut reconnaître l'itinéraire pour se sauver.

En fin de journée, Jenny me rapporte mes vêtements. En passant par le jardin, elle a pénétré chez son beau-frère. D'après les voisins, Julia en discutant àprement avec les traîtres nous a permis de nous enfuir. Tout a été fouillé, sauf la boîte à couture où Jenny a récupéré le pistolet.

Le quartier est maintenant surveillé et chaque nuit, en entendant les rondes des patrouilles allemandes, je mesure le risque consenti par les Yerna.

Gieny a réussi à faire libérer sa soeur. Elle a vu les Allemands qu'elle rencontre à Chératte. «D'accord, leur a-t-elle dit, mon beau-père est dans la Résistance, mais c'est un vaurien qui trompe sa femme. Comment, vous Allemands, qui vous dites «chevaleresques» pouvez-vous faire porter à une femme la responsabilité de ce que fait son mari ?» Et ça a pris. Nous nous embrassons, elles disparaissent.

29 juin. Yerna me conduit à la gare de Liège... A Huy, la voie est coupée. Je trouve un camion pour Charleroi et à l'adresse indiquée par mes amis, l'adjudant des douanes belges qui me fait passer la frontière à Erquelines devant le gendarme allemand qui répond à notre salut.

Dîner et coucher à Jeumont, chez un dentiste, Saint-Quentin, Compiègne, où le 1er juillet à 20 heures, je dois traverser le dispositif policier mis en place pour le départ du «Train de la Mort».

Dimanche 2 juillet. Paris. A 6 h 20, je réveille ma femme. L'élémentaire prudence nous commandait de quitter immédiatement notre appartement pour la clandestinité.

Quand je suis arrivé, ma première question a été de demander «où sont les autres» ?

Il me faudra attendre pour le savoir. Ainsi que le craignais, le capitaine Lussus et le Lieutenant Girot qui me suivaient, avaient été repris. Pendant des semaines, on ignora ce qu'ils étaient devenus jusqu'à ce que le 24 juin, le commandant du camp déclara que «remis à la gestapo, ils avaient été tués lors d'une tentative d'évasion». Le surlendemain, deux pauvres urnes contenant leurs cendres étaient enterrées au cimetière de Lübeck.

Édouard et les neuf autres demeurés dans le souterrain avaient pu regagner leurs baraques avant que la sentinelle, ayant découvert la sortie, y décharge son arme.

(1) Capitaine Édouard Debats, polytechnique 1934-1936.

(2) Cf. «Les Indomptables» Général Le Brigant, Berger Levraut 1948, réédité 1957.

(3) Quelques mois plus tard, Jean Bernier était dénoncé. Arrêté, il mourra en déportation.

(4) J'ai la copie du rapport de l'agent de service cette nuit-là. L'ancien combattant était connu comme Rexiste. Quand les agents lui dirent qu'ils étaient dans l'obligation de me remettre à la Gestapo, il les supplia de n'en rien faire et de me trouver un gîte pour la nuit. A la Libération, l'homme fut arrêté. Son avocat réussit à me joindre et mon témoignage permit l'acquittement.

(5) Le père du cordonnier avait été fusillé par les Allemands !

(6) Ce n'est qu'après la guerre que je saurai ce qui s'est passé. Les deux femmes avaient reçu en fin de matinée la visite de deux Belges. «Nous venons de voler des armes à la F.N. Où peut-on les planquer ?». La secrétaire aurait dû se méfier. «Chez moi, il n'y a pas de place, mais chez M. Olivier...» Les hommes avaient sorti leurs pistolets «Police allemande» et avaient embarqué les deux femmes pour la rue Paul-Janson. La mère est morte en déportation. La fille rentrée tuberculeuse, ne survécut que quelques années.

Quant aux sept qui me précédaient, deux ont atteint la Suède, un séjourna dans la Ruhr, mais les quatre autres, les lieutenants Thibaudin, Lejeune, Jorna, Aigouy, ont disparu.

Ce ne sont pas les seuls, cinq autres, les lieutenants Schaeffer, Brunet, Willemet, Mairesse, Béchard, évadés peu avant nous, ont également disparu.

Pour certains, on a suivi leurs traces pendant quelque temps, puis plus rien !...

Ni les réclamations, ni les enquêtes, ni les interrogatoires des responsables allemands emprisonnés après la guerre, n'ont permis d'établir les circonstances de ces disparitions.

Ce qui est certain, c'est qu'en ce début de 1944, les officiers évadés de Lübeck qui furent repris ont été

remis à la Gestapo et exécutés en application d'instructions alors secrètes, mais découvertes par la suite.

Mais où et comment sont morts ces onze jeunes officiers partis pour reconquérir leur liberté ? Ces questions demeurées sans réponse n'ont pas cessé de me hanter.

Colonel Jacques Vandaele (Saint-Cyr 1935-1937).

C'est avec l'aimable autorisation de Monsieur le Général de BRANCION, Rédacteur en Chef de «*La COHORTE*», revue trimestrielle de la Société d'Entraide des Membres de la Légion d'Honneur que nous publions cet article paru dans le numéro d'octobre 1982.

Cet article a été écrit spécialement pour «*La COHORTE*», mais il traite du même sujet que le dis-

-cours de réception du Colonel VANDAELE à l'Académie de Rouen, paru en 1983 dans le précis analytique des travaux de cette académie.

Cette évocation figure, avec d'autres, dans «*COLDITZ, le grand refus*» d'Albert MALOIRE, publié aux Editions le «CONDOR» au mois d'octobre 1982.

Nous remercions vivement Monsieur le Général de BRANCION pour son obligeance.

P. Durand.

Nous avons cru opportun de faire précéder ce récit, longtemps retenu à la Rédaction, des quelques considérations théoriques et pratiques sur l'évasion qui ouvrent le livre de notre bon connaisseur, le Médecin-Colonel Lucien Raffalli. (T.)

Extraits de «*La Mort dans L'Âme*», de S. Simon.

PORTTRAITS P.G.

6 février (1941)

C'est un type, Delpergue. Il est Normand, fin, rusé, plein de bon sens, toujours de bonne foi.

- Moi, raconte-t-il, je voulais pas mourir pour Dantzig, ah ! mais non. Alors au premier stuka qui a foncé sur nous (on avait une belle frousse, on tremblait comme des «viaux») ni une ni deux, j'me dis : Ugène - parce qu'il faut que je te dise que je m'appelle Ugène ! - c'est le moment de te planquer. Je me fourre sous le camion et j'y reste une bonne demi-heure. Puis j'ressors mais va te faire fiche, une autre formation arrive et marche la mitraille. De c'coup là j'ai pas eu l'temps de ma planquer, j'ai reçu un prunEAU qu'est ressorti à un centimètre de la colonne vertébrale, j'ai quand même failli mourir pour Dantzig.

Et ben, te vois, quand je rentrerai et que les gens sauront que j'ai été blessé, tout le monde dira : «Ugène, c'est un héros, c'est un gars qu'a peur de rien ; la preuve, c'est qu'il a été blessé par un stuka pendant la guerre ?» Te vois comme c'est, les réputations !

C'est c'jour là aussi qu'un de mes copains est mort d'avoir avalé la détonation. Il n'avait pas une blessure, rien, seulement il a oublié de fermer la bouche, alors la détonation lui est rentrée par là et a sorti par le nez et les oreilles. C'est ben vrai qu'il faut faire attention à tout.

- C'est la déflagration, Delpergue.

- Oui, j'te dis : il a avalé la détonation.

Les hommes pour lui se partagent - et comme me plaît ce critère - en deux catégories : en «bons hommes» et en «mauvais bonshommes». Les ouvriers de l'équipe Byman l'aiment bien et il le mérite : Toujours prêt à rendre service, toujours de bonne humeur.

Le matin, en entrant dans la baraque, il fait un salut militaire à la ronde : «Bonjour, la compagnie !» enlève sa capote, la secoue pour faire tomber quelques brins de pousière et l'accroche au clou. Tire sa gamelle, son bout de pain, l'entame très peu : «Faut être économe au jour d'aujourd'hui», puis s'adresse au vétérinaire de l'équipe : «Alors, papa Franz» et lui tape affectueusement sur l'épaule, «bien dormi aujourd'hui».



L'autre rit de confiance, branlant la tête.

- Faut pas t'en faire tu sais, si t'as du boulot trop dur pour tes vieux os, t'as qu'à cligner de l'oeil, j'te donnerai un petit coup de main.

Et s'adressant à nous :

- Parce qu'il faut toujours aider les vieux.

- Mais il ne comprend rien de ce que tu dis, Delpergue.

- Ça ne fait rien, ça lui fait plaisir quand même que je bavarde un peu avec lui. C'est un bon homme, celui-là, il n'a pas voulu la guerre.

Mais un Normand est un Normand. J'en ai eu la preuve par le tumultueux différend qui opposa pendant plus d'une semaine Eugène à Emmanuel.

Ce dernier a prêté à l'Ugène une veste de treillis pour quelques jours, pendant que la vareuse lavée séchait sous la neige. Delpergue l'a trouvée si commode - «et puis elle m'va comme un gant» - que, de prolongation en prolongation, il l'a portée plus d'un mois, jusqu'au jour où Emmanuel s'est aperçu qu'elle avait un accroc dans le dos.

- Dis donc, Delpergue, il faudrait peut-être songer à me rendre ma vareuse avant qu'elle ne soit en lambeaux.

- Ah ! bon, tu veux ton bien, t'auras demain.

- N'oublie pas ce que tu m'as promis.

Delpergue prend un air ingénu :

- J'tai promis quéqu'chose ?

SPLEEN, RUSE et RENCONTRE...

24 mai

Certains soirs, on ne sait pas pourquoi, peut-être a-t-il fait plus chaud dans la journée ou bien le cafard est-il plus gluant que d'habitude, un vent de folie souffle dans la chambre 3. Mafille, avec son éternel pince-nez qu'il a perfectionné en y ajoutant une cordelette moirée, souffle gravement dans un cor de chasse en carton. Petit-Bouc, coiffé d'un bonnet d'âne, tape avec application sur une valise. Guy déchainé, torse nu, ceinture de flanelle rouge, tatouages au crayon à l'aniline partout où on a pu lui en faire, l'oeil droit à demi clos, dirige la cacophonie. Massif joue en dormant du mirilton. Les autres embouchent des bigophones et aux sons héroïques et discordants de la marche américaine - dont Souza n'a pas prévu les paroles hurlées ce soir, qui feraient rougir un corps de garde - toute la chambrée s'émeut. Entièrement nu, à un carré d'étoffe près, Le Monnier danse une gigue sur son lit. Comme pour protester contre la platitude de cette vie, la fantaisie déploie ses ailes sur le kommando 940. La Marquise succède à la Marche funèbre de Chopin, la Plume au vent sert de transition entre Si tu reviens et la Romance du 14 Juillet. Jusqu'au moment où les protestations de ceux qui veulent dormir risquent de se transformer en voies de fait, les loufoques du kommando s'amuse.

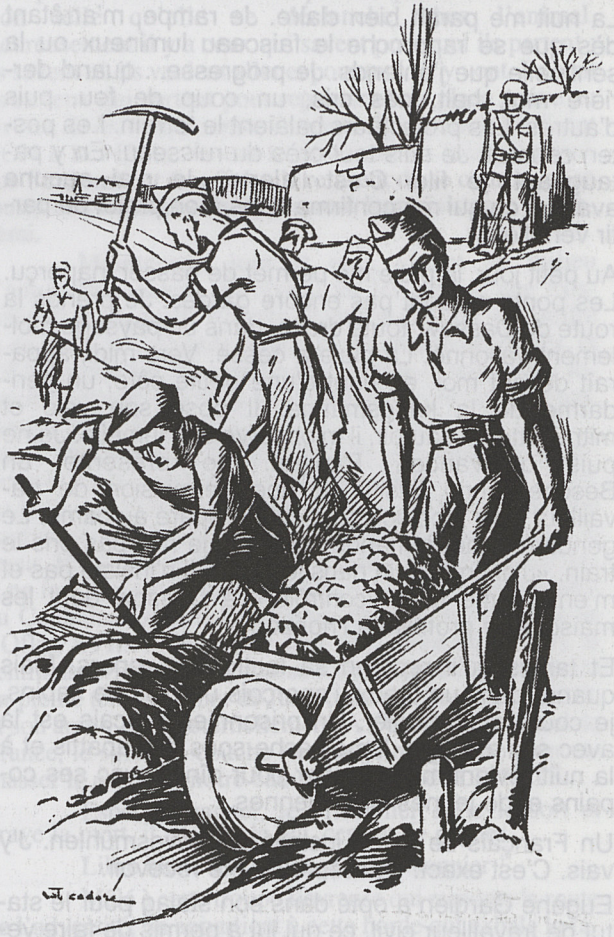
29 mai

Nous rencontrons parfois les prisonniers du kommando agricole de Büchen qui travaillent chez des particuliers et qui nous font monter l'eau à la bouche en nous détaillant le menu de leurs quatre repas quotidiens. Leur camp est installé tout à côté du cinéma et, l'autre jour, cinq d'entre eux qui rôdaient vers 9 heures du soir aux environs de l'entrée de ces lieux de délices interdits aux prisonniers, ont été hélés par le patron de l'établissement : «Allo ! Français, vous voulez venir au cinéma ?» Mais, bien sûr, quelle question ! Et les voici installés en rang d'oignons aux fauteuils d'orchestre. Malheureusement pour eux, leur adjudant se trouvait également à la séance et ils ont été reconduits, à l'entr'acte, derrière leurs barbelés.

31 mai

Pénible journée que celle-ci. Côté de Danois, des Belges, des Français libres et des prisonniers civils, nous avons bétonné dix heures de file au fond d'un ravin profond de vingt mètres que les grues ont creusé depuis trois mois. Le soleil concentrait, semblait-il, tous ses rayons dans cette fosse aux parois de glaise. D'en haut, une tuyauterie compliquée nous envoyait, à cadence régulière, des coulées de béton qu'il fallait recueillir dans des wagonnets et conduire à cent mètres de là.

La fatigue n'aurait été que peu de chose s'il n'y avait pas eu ce bruit : la foreuse grinçait, la bétonneuse tonnait, la locomotive sifflait en passant au-dessus de nos têtes, le trembleur gémissait et toutes ces rumeurs réunies faisaient un étourdissant vacarme ininterrompu. La chaleur aussi nous incommodait ; la sueur coulait en rigoles brunes le long des tempes, sur le torse nu.



A chaque voyage, arc-bouté contre la tôle de mon wagonnet, je croisais l'autre wagonnet poussé par un gosse (quel âge avait-il ?... 18 ans au plus) qui ressemblait à mon meilleur ami d'une façon si étrange que j'avais le coeur serré de pitié de le voir dans ses sinistres habits de bagnard. Je lui souriais, croyant l'encourager, mais il me répondait si tristement que j'en arrivais à ne plus penser qu'à une chose : lui faire un petit plaisir, n'importe quoi, mais lui prouver par un geste ma sympathie. Tout ce que j'ai trouvé, ce fut de lui donner ma demi-livre de pain, et encore je n'avais pas eu grand mérite, on n'a pas faim par de telles chaleurs.

Pourquoi était-il là ? D'où venait-il ? Qu'avait-il fait ? Je n'ai pas osé le lui demander, je ne voulais garder de lui que cette pitoyable image entrevue au fond du ravin.

2 juin

C'est étonnant comme ces dix mois de captivité nous ont «bonifiés». Les prisonniers ont retrouvé, dans cette dure épreuve subie sur un sol étranger, les plus solides vertus de notre race et on supporte plus facilement dans ce coude-à-coude fraternel les assauts d'un sort misérable.

Je ne sais si en France la jeunesse est sortie de sa torpeur. Ici, sans parler des autres, les étudiants (ils sont une dizaine) se conduisent en hommes. Le petit Laparre, Bessière, Saint-Amans, Koté, Guy, Louis, d'autres encore, font preuve d'un courage quotidien que j'admire en secret. A certains moments je les sens, surtout les plus jeunes, anxieux de tendresse et pourtant ils ne se plaignent pas de l'affreux vide de cette vie ; ils mettent un point d'honneur à porter autant de sacs de ciment, à remuer autant de terre que ceux dont c'est le métier. De temps en temps seulement, une bouffée d'envie, vite réprimée, à la lecture du Trait d'Union.

- Ah ! ils ont bien de la chance ceux qui peuvent s'offrir le luxe d'étudier ou de se distraire intelligemment. Si seulement nous pouvions avoir des livres... Il feraient mieux de ne pas tant en parler dans ces «Echos des camps».

(Les intertitres sont de la Rédaction)

MARIAGE

Robert MONTENOT, de Villiers sur Loir.

Nous fait part du mariage, le 26 août dernier de sa petite fille SONIA avec Raphaël BAUDU.

Nos meilleurs voeux aux jeunes époux.

MON RETOUR DE TAMBOW

Où est Tambow ? Qu'était Tambow ?
Comment suis-je arrivé à Tambow il y a 40 ans ?

Tolstoï disait que la ville de Tambow était des plus belles des Russies... Là-bas, dans les vastes plaines au bord de la Tsna dont les eaux rejoignent la Volga... mais ô combien loin de «chez nous».

Près de Tambow, isolée dans une clairière d'une profonde forêt, la gare de Rada ; à quelques kilomètres de la gare, dans un vaste écrin de verdure, le camp n° 188 connu sous le nom de camp de Tambow. Là furent regroupés de 1943 à 1946 un grand nombre de «Malgré-Nous», ces Alsaciens et Mosellans incorporés de force dans l'armée allemande qui rejoignant les lignes russes, nos alliés, avaient l'espoir d'un proche retour. J'en fus, je n'avais pas voulu mettre en jeu la vie des autres mais j'étais prêt à donner ma vie pour les miens.

Epiloguer sur leur destin n'est pas l'objet de la présente, d'autres l'ont fait avec conviction et compétence, mais je voudrais apporter le témoignage d'un vécu peu ordinaire, je voudrais conter mon retour de ce camp. «It's a long way!»

N'ayant plus de crayon. J'avais arrêté mon journal au 29 août 1945, j'étais alors dans la baraque 26, celle des convalescents, après un long séjour à l'hôpital. Lors du départ du deuxième convoi de rapatriés en gare de Rada le 3 août 1945, j'avais pu par troc me procurer un bout de crayon, une fortune pour un prisonnier. L'espoir renaissait et ravivait la volonté de vivre, de survivre. Le premier convoi de rapatriés était parti en juillet 1944 ; ils étaient 1.500, les quinze cents ! d'autres devaient suivre... Alors espoir !

Enfin le 6 septembre 1945, l'embarquement commença pour nous, les malades et les convalescents. Un train sanitaire devait nous conduire à Brest-Litovsk où nous serions pris en charge par les services sanitaires français. Les malades furent placés dans des wagons de voyageurs à couchettes, nous les convalescences avions droit à des wagons à bestiaux. A combien par wagons ? Je l'ignore ; les noms des camarades ? Je les ignore ! Ne comptait que la volonté de rentrer au pays et manger pour tenir.

8 septembre 1945, le train s'ébranla direction France ! La faim, cette douleur lancinante, cette obsession permanente, nous tiraillait sans cesse. Nos maigres rations ne faisaient que provoquer un surcroît d'appétit. C'était après avoir mangé notre part que la sensation de faim était la plus forte. J'avais 19 ans, la guerre, la peur derrière moi, je le croyais, je voulais vivre, je voulais rentrer à Sarrebourg, revoir mes parents dont j'étais sans nouvelles depuis octobre 1944. Je ne connaissais encore rien de la vie ni de l'amour... et pourtant j'avais parfois bu le calice jusqu'à la lie. Comparée à celle du camp, notre nourriture était bonne, par jour : 1 louche de soupe, de choux habituellement, 1 cuillerée de «kascha» de millet, un pain pour cinq. Ceci fut notre régime alimentaire jusqu'à notre arrivée à Brest-Litovsk.

Les gardes étaient tolérants, à chaque arrêt nous descendions du train en quête de nourriture, d'un troc, d'une affaire... fut-ce un vol de tomates, de sel ou autre victuailles. Alors s'engageaient de longs marchandages avec les paysans russes ; la plupart savaient un peu d'allemand, nous un peu de russe et à l'aide des doigts, les prix étaient annoncés. C'était laborieuse et cocasse.

J'ai ainsi troqué un essuie-main fort usé contre 40 roubles transformés immédiatement en «bouffe» répartie suivant le principe : s'il y en a pour un, il y en a pour tous. Le retour nous semblant proche, les objets inutiles servaient de monnaie d'échange, c'est ainsi que, estimant qu'un pantalon était suffisant, que de ce fait les caleçons étaient inutiles, je les vendis également 40 roubles transformés aussitôt en un morceau de viande fumée et une variété de courgette.

Enfin, la qualité et la coupe étant un luxe, j'arrivais à échanger mes pantalons encore relativement en bon état, pour une paire de pantalons de moujik élimés et 60 roubles. L'échange eut lieu sur le quai, donnant donnant, après que les partenaires se soient déculottés publiquement, chacun surveillant l'autre avec méfiance, c'est que les parties n'étaient pas toujours honnêtes comme je vous en donnerai un exemple ci-après. Ce fut alors la fête, pour mes 60 roubles j'avais obtenu quelques pommes, des oeufs, (je ne sais plus combien) et du fromage «res-suyé». Cela améliorerait notre ordinaire et avec le pain nous permettait de faire un réel festin.

Mais, alors que je digérais béatement, un chatouillement et des piqûres entre les jambes me réveillèrent ; ces sensations persistaient et me rappelaient des souvenirs bien précis. En un instant je me trouvais cul nu, scrutant attentivement les coutures du pantalon : «Des poux !», ça grouillait de poux. Alors commença une longue chasse qui dura des heures et tous les gars du wagon qui peu avant avaient profité de mes libéralités, me maudissaient à présent et inspectaient minutieusement la moindre couture de leurs habits. Après quelques jours, nous avions liquidé les derniers poux et chaque jour nous nous contentions d'une inspection de routine.

Parfois le convoi s'arrêtait en rase campagne. Une équipe de volontaires (pour une soupe supplémentaire !) creusait une fosse à proximité de la voie ; quelques compagnons d'infortune n'ayant eu la force de survivre y étaient inhumés... et le convoi reprenait sa course vers l'Ouest.

Après quelques jours nous n'avions plus rien à échanger, seul le Seppel continuait à vendre ses chaussures, une magnifique paire de chaussures de marche, reluisantes, souples, semelles impeccables ! A chaque arrêt, Seppel l'Alsacien choisissait son «pigeon», faisait valoir sa marchandise, la faisait palper, discutait du prix, relançait le marchandage, au moment propice fixait le prix, comptait et recomptait les roubles, vantait encore la marchandise, félicitait l'acquéreur, commençait enfin à délayer une chaussure lorsque le train s'ébranlait et... Seppel continuait le voyage emportant les chaussures et l'argent des chaussures !

Ceci se répéta jusqu'au jour où tombant sur plus malin, nous fîmes le voyage avec le Russe qui à la gare suivante descendit rayonnant, sa nouvelle paire de chaussures aux pieds. Pauvre Seppel...

A Brest-Litovsk nous devions changer de train, je n'ai pu voir les services sanitaires français mais les wagons des malades furent séparés du convoi. Le ravitaillement n'était semblable-t-il plus prévu. Nous avions perçu une petite quantité de blé, quelques poignées, du pain et nous devions nous nourrir par nos propres moyens. Nous avons dû organiser des razzias dans les jardins, les champs, les wagons de ravitaillement.

Un soir, un chien famélique et affamé vint rôder près de nos wagons. Tout à coup un hurlement plaintif de chien nous tira de notre langueur, puis il y eut un mouvement convergent d'individus vers un point du quai et peu après, certains revinrent faire griller au feu quelques morceaux de viande enfilés sur un fil de fer...

Les jours de ne comptaient plus, nous étions encore en septembre 1945... Un jour, des officiers russes nous attribuèrent de nouveaux wagons. C'étaient des wagons de voyageurs dévastés, sans vitres aux fenêtres, le bois des banquettes et des cloisons était arraché... mais peu importe, le train roulerait vers l'Ouest, vers la liberté, vers «chez nous» ! Le transbordement fut rapide, nos bagages étant pratiquement nuls. J'avais une petite caisse en bois que mon ami André m'avait confectionnée avec des panneaux de contreplaqué récupérés en Prusse, de 35 x 25 x 10 cm, contenant tous mes biens : une cuiller en fer dont le manche affûté servait éventuellement de couteau, un couteau en fer blanc façonné dans un morceau de ferraille, une boîte de conserve vide Oscar Meyer munie d'une anse, un nécessaire à couture avec un morceau de ferraille, une boîte de conserve vide Oscar Meyer munie d'une anse, un nécessaire à couture avec un morceau de tissu duquel je tirais le fil à repriser et une aiguille, ou plus exactement un morceau de fil de cuivre percé et appointé, enfin mon carnet et mon bout de crayon.



Juillet 1944 : le général français Petit et le général russe Petrov arrivent à Tambow

Le train parcourut la distance de Brest-Litovsk à Francfort sur l'Oder en petites étapes, le trafic militaire très dense étant prioritaire. A chaque étape nous allumions de petits feux et préparions nos repas : blé bouilli, pommes de terre en purée, millet ou betteraves séchées... le menu variait suivant notre bonne fortune et nos échanges. Lorsque le train repartait inopinément, chacun saisissait sa boîte ou sa gamelle, sa provision de bois et réintérait son wagon, ce qui n'était pas toujours aisé !

Après avoir traversé la Pologne, nous étions à présent dans ce qui fut le Grand Reich ; tout n'était que ruines, maisons éventrées, paysage de désolation indescriptible... Parfois poussés par la faim, nous organisions de véritables expéditions pour nous ravitailler dans les champs. Les plus valides après avoir revêtu le plus de vêtements possible s'aventuraient le plus avant dans le champ ; ils étaient chargés de freiner l'avance de ceux qui défendaient leurs récoltes ; ils recevaient les coups... pendant ce temps, en retrait, d'autres munis de sacs ou de pantalons aux jambières liées, déterraient, arrachaient tout ce qui ne mangeait. Lorsque la pression devenait trop forte ou que la moisson avait été bonne ou que le sifflet du train annonçait le départ, tous refluaient dans les wagons et le partage commençait. Nul (ou peu) avait une pensée compatissante pour ces pauvres bougres qui défendaient leur bien, leur nourriture, leur vie.

Le 26 septembre 1945 nous débarquâmes à la gare de Francfort sur l'Oder et tel un troupeau, à travers la ville en ruine, nous regagnâmes le camp à

l'extrémité de la ville. C'était une ancienne caserne ; plus de vitres aux fenêtres, plus de portes... Nous passâmes dans les différents services : lavage, épouillage, habillage, affectation à une section... et attente du prochain convoi. Quand ? Demain ? La nourriture n'était ni bonne ni copieuse, soupe, soupe ! et encore soupe...

C'est alors que ma volonté de tenir craqua. Etendu sur le bas-flanc en planches brutes, j'entendais, je comprenais mais ne pouvais ni répondre ni bouger... un étrange sentiment de bien-être m'envahissait... Un concitoyen de Niderviller, le Camille, bien plus âgé que moi et qui avait travaillé avec mon père, me prit en charge et je me réveillais à l'infirmerie du camp.

12 octobre 1945, je repris rang après trois faux départs. Après avoir perçu des provisions pour cinq jours, nous embarquâmes à 40 par wagon à bestiaux. Nous devions à nouveau nous préparer les repas avec du blé nature, des betteraves séchées, de la farine, un peu de saindoux et une boîte de viande (Oscar Meyer !) pour deux. Le 14, nous passions à proximité de Berlin, à Potsdam qui n'était plus qu'un champ de ruines, pourtant des humains y vivaient... Le 15 nous passâmes à Eisleben, le 16 nous débarquâmes à proximité de Braunschweig où nous fûmes parqués dans les granges d'un domaine agricole. C'était là que Messieurs les Anglais devaient venir nous prendre.

Le 18 octobre, à 9 heures, les camions anglais s'arrêtèrent devant les granges, appel, nous changions de main... L'accueil des Anglais fut flegmatique, froid ; nous prenions aussi congé des Russes mais sans «Au revoir» ; à 10 heures nous passions la ligne de démarcation, nous étions à l'Ouest ! Nous n'étions plus chez des alliés mais chez des amis ! Fallersleben, camp de transit, désinfection, douche, repas puis départ à la gare. Enfin nous roulions : Hanovre, Minden, Osnabrück... La Hollande, la Belgique, la France ! A Valenciennes changement de wagons, puis direction Paris où nous arrivâmes le 19 octobre au soir.

Tout ceci je l'ai vécu sans en être vraiment conscient... depuis Braunschweig je ne pouvais plus avaler de nourriture, seuls les liquides passaient et encore avec difficulté, mais il fallait tenir, «chez nous» était tout proche, ne pas lâcher si près du but. Comme les autres je reçus des paquets de la Croix Rouge, je ne les ouvrais pas. Dans le wagon c'était la joie, la fête... J'étais indifférent. Pourtant je me souviers d'un moment particulier : la chasse aux anciens de la L.V.F. et ceux de la division Charlemagne qui étaient rapatriés avec nous. Ils furent extraits des wagons sans ménagement et disparurent encadrés pas des militaires.

Pour nous, c'étaient des Français, nous comprenions mal leur choix. Nous avions tout fait pour éviter l'incorporation, eux étaient volontaires... et ils étaient français ! De quel côté était la France ? Mais là n'était pas notre problème, nous voulions avant tout rentrer «chez nous».

20 octobre 1945, Paris, une caserne, des bureaux... Douches, visites médicales, enquêtes, interrogatoires, etc. On nous donna des vêtements civils et le soir à 9 heures 15, par train spécial en direction de Strasbourg, je roulais vers Sarrebourg que j'avais quitté le 10 juillet 1944.

Mon état physique était pitoyable. Descendant du train, je ne pus prendre que mon cofret en bois parce que je le portais tenu en bandoulière par une ficelle, les autres objets et paquets restèrent dans le wagon, trop lourds... Personne à la gare pour m'accueillir, mes parents y étaient venus la veille et les jours précédents... Par étape je me dirigeais vers Hoff où habitaient mes parents, les arrêts se prolongeaient, je restais appuyé contre un mur ou assis sur un muret... Enfin un visage connu, un ami d'enfance : «Joseph!»

Il m'aida, me soutint et nous arrivâmes enfin devant notre maison. Il me laissa assis sur le mur du jardin, rentra appeler ma mère. Elle accourut éperdue, me fixa, resta pétrifiée sur le pas de la porte, et pleura...

C'était le 21 octobre 1945, une belle matinée d'automne.

Bruno Schoeser

En conclusion de ce récit, je tiens à renouveler mes remerciements à Monsieur Bruno SCHOESER, de SARREBOURG, qui a eu l'amabilité de me prêter ce document, déjà publié il y a plusieurs années dans la Revue Lorraine Populaire à Nancy.

Le Lorrain.
Pierre Durand

